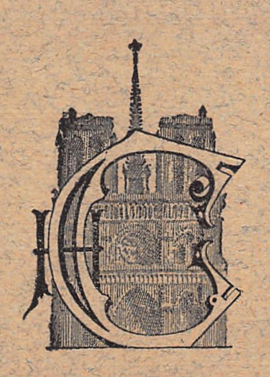
26e ANNÉE QUATRIÈME SÉRIE OCTOBRE N° 22

LE VOILE D'ISIS

REVUE DE PHILOSOPHIE ÉSOTÉRIQUE

CONCILIER LA PROFONDEUR DES VUES ANCIENNES AVEC LA RECTITUDE ET LA PUISSANCE DE L'EXPÉRIMENTATION MODERNE.
LOUIS LUCAS, *Chimie nouvelle*.

SOMMAIRE



PARIS

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL (Ve)

1921

LE VOILE D'ISIS

FONDÉE EN 1890

(PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS)

DIRECTION

ADMINISTRATEURS-GÉRANTS

CHACORNAC FRÈRES

AVEC LA COLLABORATION

DES ÉCRIVAINS MODERNES

LES PLUS RÉPUTÉS

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS — VENTE AU NUMÉRO

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL (Ve)

PARIS

FRANCE : un an . . . . . . **18** fr.

ETRANGER : un an . . . . . . **20** fr.

LE NUMÉRO : **2** fr. et **3** fr.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Dr R. ALLENDY - AMY-SAGE - ALTA - F.-CH. BARLET
M. BOUÉ DE VILLIERS - J.-G. BOURGEAT - E. BOUTROUX (de l'Académie Française
J. BRICAUD - E. DELOBEL - E. CASLANT - P. GENTY
GRILLOT DE GIVRY - Dr GRORICHARD - F. JOLLIVET-CASTELOT - A. JOUNET
L. LE LEU - PHANEG - P. REDONNEL - Dr J. REGNAULT (de Toulon) - H. REM
HAN RYNER - SAIR - ED. SCHURÉ - SOUDEBA - TIDIANEUQ - G. TRARIEUX
S. TRÉBUCQ - Dr VERGNES - F. WARRAIN - O. WIRTH.

La raison d'être de la Revue est son indépendance absolue.
Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose.

Les traductions aussi bien que les articles publiés dans le VOILE D'ISIS étant la propriété de leurs signataires, toute reproduction partielle ou totale sera poursuivie conformément à la loi.

LIVRES — REVUES — JOURNAUX

Tout *livre* ou *brochure* sur l'Esotérisme dont la Direction recevra deux exemplaires sera annoncé selon la place dont nous disposons, et analysé s'il y a lieu.

Les *Revues* qui désirent faire échange sont priées de s'adresser à la Direction.

CONFÉRENCES PHILOSOPHIQUES (1)

IX. — LE DERNIER MOT DE L'ESPRIT

Vous avez compris, n'est-ce pas, l'enseignement, supérieur mais absolument positif, que nous donne l'étude attentive de notre personnalité : que nos *cinq* sens extérieurs aboutissent, au dedans de nous, à un sens *unique*, le sens intime, qui n'est lui-même que la sensitivité de notre *moi*, ou monade centrale, doué des cinq facultés : sensitivité, intelligence, volonté, amour, activité. C'est bien là de l'*ésotérisme*, c'est-à-dire une étude de l'invisible, mais un ésotérisme qui ne nous dupe pas de mots ou de symboles, puisqu'il nous fait voir en nous-mêmes ce qu'il nous a expliqué en un langage précis et parfaitement intelligible. Et tel est, permettez-moi de vous le dire, le seul occultisme que vous deviez accepter. Il est certainement plus commode aux occultistes artificiels d'alléguer une tradition *secrète* pour se dispenser de démontrer ce qu'ils affirment ; mais il faut être vraiment des auditeurs ou des lecteurs un peu naïfs pour accepter ainsi des affirmations sans preuves. N'acceptez jamais, je vous en prie, ce que vous ne pouvez pas contrôler, surtout ce qui est à l'encontre des documents historiques réels et des faits historiques constatés.

(1) Voir pages 445 et suiv.

Ayez la passion de la lumière, oui ! mais n'allez pas la demander à une chambre noire. « Eprouvez tout, exigez des preuves pour tout », dit saint Paul, c'est l'unique moyen de n'être pas trompé. Il ne suffit pas d'avoir des oreilles ; il faut avoir des yeux, et savoir s'en servir.



La Vérité est Lumière, non pas obscurité. C'est donc en claire Lumière que je vous invite à voir avec moi la Vérité : lumière de l'esprit, bien entendu, car c'est l'esprit seul en nous qui voit à travers nos yeux, je vous l'ai démontré clairement dans le deuxième chapitre. Mais je veux éclaircir encore davantage la signification de ce mot et la réalité qu'il exprime.

Esprit est un mot traduit du latin *spiritus* ; et le mot latin signifie *souffle,* comme l'indiquent les mots *aspirer, respirer,* qui ont la même racine. Originairement il désigne donc le souffle vital, manifestation extérieure de la force-vie cachée dans tout corps vivant jusqu'à ce qu'elle s'en évade par ce souffle suprême qu'on appelle « le dernier soupir ». La signification « intelligence », qui est maintenant générale, du mot « esprit », est une déviation du sens primitif de ce mot.

En ce sens primaire du mot, les constatations dernières de nos savants ont démontré, je vous l'ai dit, que tout est esprit, car la matière la plus inerte, aux yeux du corps, est composée d'atomes

qui vibrent de mouvements vertigineux ; et donc l'immobile apparent est du mouvement comprimé : il y a dans toute la Nature et dans toutes les inerties apparentes de la matière *un souffle caché* qui fait vibrer, dans l'invisible réalité, ce qui en apparence est inerte.

« *Souffle de qui* ? » demande la raison.

Mais avant de répondre, insistons, je vous prie, et réfléchissons.

La science, suffisamment outillée et poussée à bout, contredit dans la vue dernière de la Matière ce que la première vue dit à tous les yeux. Alors quoi ? l'apparence d'ici-bas est donc le contraire de la vérité vraie ? Galilée avait déjà découvert cette vérité occulte — vous m'entendez, non pas secrète mais invisible, occulte par elle-même, non pas occultée par des exploiteurs — lorsqu'il constatait scientifiquement que c'est la terre qui tourne autour du soleil, tandis que le soleil nous paraît tourner autour de la terre. C'était nous dire que nous voyons la réalité ici-bas à l'envers de ce qu'elle est, comme les voyageurs qui dans un tramway sont assis à contresens de la marche du train ; et donc il est parfaitement logique que ce qui nous paraît la mort soit réellement une marche vers la vie. Placés à l'envers comme nous le sommes ici-bas, ce ne sont pas nos yeux, c'est le raisonnement qui nous dit ce qu'est en réalité tout ce que nous laissons derrière nous et ce à quoi nous aboutirons dans cette marche du train qui est l'évolution universelle.

Raisonnons donc, je vous prie, pour ramener à la vérité vraie ce que nous disent les apparences. On parle le langage des apparences, non pas de l'exacte vérité, lorsqu'on parle de l'*évolution créatrice,* ce n'est pas plus exact dans la réalité du fait positif que quand on dit : « le soleil se lève ou le soleil se couche. » Le mot « évolution » exprime simplement une forme et non pas une *force* : comme les mots « longueur » ou « largeur ». Ce n'est pas la longueur ou la largeur qui a créé les êtres doués de ces deux qualités, de ces deux formes physiques ; ou même qui les en a dotés après qu'ils existaient ; c'est l'acte d'un être préexistant qui a donné telle longueur et telle largeur à un objet différent de lui, par exemple le travail d'un ouvrier sur un morceau de bois ou de pierre.

Si vous voulez une autre comparaison, arithmétique non plus géométrique, le mot « évolution » exprime une opération physique, comme les mots « addition, soustraction, multiplication, division » expriment des opérations mathématiques : mais une opération ne se fait pas toute seule, elle suppose un opérateur qui opère et un objet sur quoi il opère. Ainsi l'évolution : quand vous l'attribuez à la *Nature,* vous ne nommez que la moitié de ce qui est nécessaire, car le mot « Nature » exprime seulement la totalité des êtres qui évoluent, c'est-à-dire philosophiquement l'*objet* qui subit cette opération et reçoit cette modification appelée « évolution », ou « marche en avant » ;

et, je le répète, outre l'objet transformé, il faut l'opérateur qui opère cette transformation. Ce n'est donc pas l'évolution qui est créatrice, mais elle exige un créateur qui donne à sa création cette forme de l'évolution, c'est-à-dire de direction vers en haut.

Et non seulement l'évolution, prétendue « créatrice », exige un Créateur, un opérateur, mais elle le nomme : c'est « le Très-Haut », comme l'appelait Moïse, puisque l'évolution est ascension, mouvement vers en haut : la source de ce qui va vers en haut est en haut, dit la loi physique des vases communicants.



Un homme d'esprit, de science et de raison, qui s'intitule « le petit philosophe », imagine dans le numéro de sa petite brochure mensuelle, octobre 1920, un conciliabule tenu, aussitôt l'apparition du Christianisme, par sept représentants des sept péchés capitaux : orgueil, avarice, luxure, envie, gourmandise, colère et paresse. Le premier orateur ayant déclaré qu'il fallait absolument enlever aux hommes la vraie science parce qu'elle les conduirait logiquement à adorer le vrai Dieu : « Il est exact, dit le second, qu'il nous faut détruire la vraie science, mais il nous faut le faire en nous vantant de parler au nom de la Science. »

Et, à force d'habiletés, à force d'affirmations

tranquilles et cyniques tout ensemble, ces conspirateurs de la déraison qui se réclament de la Science ont fini par borner l'esprit humain à la borne de son corps de chair. La science unique, grâce à eux, c'est la connaissance de ce qui tombe sous nos cinq sens extérieurs ; on en est arrivé à ce prodige d'extravagance — c'est le mot exact, « extravagance » signifie vagabondage au dehors — qui oublie complètement le sens unique, le sens intime dont les cinq sens extérieurs ne sont que les instruments, les employés pour le service du dehors. La réalité de la sensation et de la connaissance pour chacun de nous est *en nous*, même quand elle nous vient du dehors, je vous l'ai clairement démontré dans le deuxième chapitre, mais ces Messieurs nous ont habitués à tourner le dos à la connaissance réelle, au sens réel, qui est en nous, et à regarder uniquement hors de nous.



C'est, hélas ! ici-bas la direction innée de l'intelligence humaine enfermée dans un corps de chair. Nos yeux évidemment sont tournés à regarder au dehors, non pas au dedans. Mais l'intelligence n'est pas hors de nous, elle est en nous ; le mot le dit : *int el ligence*, est un mot latin qui signifie *lecture intérieure*. La direction de nos yeux vers le dehors et leur incapacité de regarder au dedans de nous est donc une situation à l'envers qui nous fait voir à rebours la vraie direction

de la vie, comme je vous le disais tout à l'heure. Aussi avons-nous en nous, outre la sensation, qui vient du dehors frapper notre sensitivité, une faculté de *réaction* : l'usage a usé les angles du mot, et on dit *raison* au lieu de réaction ; mais telle est bien la fonction de cette faculté supérieure, de cette faculté divine, qui redresse aux yeux de notre esprit ce que les yeux de notre corps nous font voir à rebours dans le mouvement de la nature et dans notre propre mouvement, dans la direction de notre vie personnelle.

Qu'est-ce, en effet, que nous montrent de notre vie présente les yeux de notre corps ? Uniquement le moment présent. Ce que nous laissons derrière nous n'est plus visible à nos yeux dans le champ extérieur de notre vue physique, mais uniquement à notre esprit dans ce champ intérieur que nous nommons notre mémoire : de même ce qui est devant nous, l'avenir, n'est pas visible à notre vue physique, mais uniquement à notre prévision intellectuelle ; objet de *divination*, comme dit un mot français admirable qui contient le mot « *divin* ». Et dans ce champ de la divination comme dans le champ de la mémoire, il y a des inégalités de vision entre les différents esprits ; là aussi il y a des myopes et des presbytes comme pour la vision physique, il y a — ce qui est pire ! — des esprits qui ne veulent pas regarder, parce qu'ils ont peur de voir.

Et donc, je le répète, nos yeux du corps ne sont pas tournés à regarder en dedans de nous

mais seulement au dehors ; ils ne peuvent pas davantage se regarder eux-mêmes et ne sont capables de se voir que dans un miroir. Ainsi en est-il, hélas ! des yeux de notre esprit tant que nous sommes plus matériels que spirituels. Regardez donc avec moi, je vous en prie, les réalités spirituelles dans le miroir de la Matière.

C'est un fait positif que le cours d'un fleuve est vers en bas et à l'opposé de sa source ; il faut, si nous voulons connaître sa source, que nous remontions en sens contraire de son cours. Ainsi en est-il pour la connaissance de l'homme : le cours du fleuve de la vie, en ce bas monde, va vers la mort, n'est-ce pas ! Il nous faut donc remonter à *rebours* pour aller vers sa source, nous affirme la raison : à rebours de la mort, la source de la vie, c'est la vie. Car en vérité, sans avoir vu la source, si je suis dans mon bon sens, si je suis en état de raison, quand je vois un fleuve qui coule, je suis certain qu'il a une source, et que cette source ne donne que ce qu'elle a : une source de pétrole donne du pétrole, une source d'eau donne de l'eau ; et une source de quoi que ce soit ne donnera pas des milliards de litres si elle n'en a qu'un million.

***

Vous ne contestez pas, je crois, que je parle en tout cela le langage de la science positive, non pas de la fantaisie. La science positive pro-

gressant pas à pas, en est arrivée tout récemment, vous vous le rappelez, à constater que ce qui nous paraît un simple grain de matière immobile est, vue au spectroscope, un petit nombre de points lumineux tourbillonnant autour d'un point central comme des planètes autour d'un soleil. Mais, grâce au télescope, elle avait constaté depuis Galilée que les points lumineux qui nous apparaissent la nuit dans l'espace sont des mondes, la plupart beaucoup plus gros que la terre et évoluant à des vitesses vertigineuses dans des cercles tellement démesurés qu'à une allure de plusieurs milliards de myriamètres par seconde quelques-uns ne réapparaissent qu'après des centaines de mille ans. C'était par le calcul infinitésimal la confirmation mathématique de ce qu'avait dit la Raison aux hommes de génie comme Pythagore et qu'elle dit encore aux voyants de la lumière intellectuelle : que la mesure de l'Univers, c'est l'infini ; que la borne de l'Etre total, c'est le sans bornes.

Et, en effet, à quelque distance, si grande soit-elle, que la faiblesse de mon *imagination* voudrait borner un cercle qui renfermerait tous les mondes, ma raison positive demanderait : « et au delà de cette borne, qu'y a-t-il ? » L'univers est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part, disait admirablement le grand mathématicien Pascal. Et, si j'ose traduire en langage positiviste cette image de littérature géniale, je dirai : un cercle qui n'a pas de

circonférence n'est pas un *cercle*, mais une *circulation*, une *évolution* comme dit le dernier mot de la science positive : et puisque la borne de ce qui évolue ainsi c'est le Sans bornes, puisque la limite de l'évolution des êtres qui évoluent, c'est l'Infini, la mesure du contenant qui contient en lui toute cette évolution, c'est donc le Sans bornes ; le nom exact de l'Etre qui fait circuler en Lui tous les êtres qui évoluent, c'est donc « l'Etre Infini » ; le Moteur infiniment agissant, qui produit ce mouvement sans limites est Acte infini par lui-même pour que tous les êtres bornés soient mis par lui indéfiniment en acte.



« Comment est-il fait ? » demande notre imagination. Mais une pareille question est un enfantillage. Une image quelconque exige des traits, des lignes, des formes, c'est-à-dire des bornes : il n'y a donc pas de représentation possible, il n'y a donc pas d'image possible de ce qui est sans bornes. Et c'est pourquoi le nom le plus primitif que nous connaissions de cet Etre, impossible à représenter, était, non pas un nom mais un signe, représentatif, non pas de lui, mais de son action, le signe hébreu Iod, qui représente *un souffle*, une flamme, venant d'en haut, c'est-à-dire du Sans bornes, et dirigé vers en bas, c'est-à-dire sur ce qui est inférieur à Lui.

Celui qui sait cela sait le nom le plus exact de

Dieu, et ce nom peut suffire aux contemplatifs indous. Mais il y a dans le genre humain d'autres êtres que des Indous et même que des contemplatifs ; et peut-être bien que même les yoguis n'élèvent pas tous jusque-là leur vision de l'Infini. Telle est néanmoins la représentation première que les êtres supérieurs, fondateurs ici-bas de la religion primitive, avaient donné de Dieu aux hommes capables de comprendre, et telle est la signification occulte que suggère encore à ceux qui la comprennent la formule prononcée par saint Jean, des millions d'années après les premiers inspirés de Dieu : « Dieu est *esprit* », c'est-à-dire *souffle*. Quel souffle ? le souffle de la vie qui circule dans tout l'Univers. « En Lui est la vie, et il l'insufle à tout ce qui vit. »

***

Et ce n'est pas sur la parole de saint Jean que je crois cela, mais sur la vue de ma raison — « Personne n'a vu Dieu », me direz-vous. — Des yeux du corps, non ! car il n'est pas un corps ; mais des yeux de la raison, si ! tous les hommes doués de raison voient Dieu des yeux de leur raison. Et les théologiens troublent la raison au lieu de l'éclairer, quand ils échafaudent des quantités d'arguments pour démontrer l'existence de Dieu. La démonstration est très simple et absolument claire. Quand vous voyez un fleuve qui coule, vous n'avez pas besoin de voir sa source

pour être certain qu'il en a une ; quand on a ramassé n'importe où un enfant d'une mère inconnue, on est certain néanmoins qu'il a non seulement une mère, mais un père, bien qu'on ne connaisse ni l'un ni l'autre. De même à tout ce qui est né dans ce passé inconnu que nous appelons « le commencement du monde », il a fallu un père et une mère, il a fallu une source sans commencement et capable de produire tout l'infini des mondes et des êtres dans l'infini du temps et de l'espace ; par conséquent un *Etre* Infini uni à une *Puissance* Infinie.

Et voilà aux yeux de la raison la démonstration absolue de l'existence de Dieu et la représentation absolue de cette Source première qui a produit, qui produit aujourd'hui et produira indéfiniment tout ce qui a été, qui est et qui sera. Je dis êtres réels, non pas bornes et formes d'êtres, car il y a en nous l'*être*, qui vient de Dieu au commencement ; et la *forme* actuelle de notre être, qui est bien *nôtre*, non pas *divine*, parce qu'elle est le résultat de notre évolution personnelle associée aux évolutions des autres êtres proches de nous dans la succession des enfantements et des existences. Et c'est uniquement en ce sens que l'on peut parler *d'évolution créatrice* : l'évolution est créatrice, non pas des *êtres* qui évoluent, mais des *formes* que prennent successivement ces êtres ; et, dans les êtres doués de liberté, c'est l'action de leur liberté qui engendre et modifie leurs formes successives.

Voilà ce que nous dit de Dieu la vision purement intellectuelle. Mais cette vision purement intellectuelle ne nous suffit pas, parce que nous ne sommes pas intelligence seulement, mais aussi sensibilité et amour.

***

Nous sommes dans le monde de la Matière, et tout ce que nous voyons, y compris notre corps de chair, a des formes arrêtées, précisées et bornées par des lignes, droites ou courbes mais visibles à nos yeux de chair : de sorte que nous sommes incapables de nous représenter quoi que ce soit qui n'ait pas ainsi des formes matérielles. Tel est pour nous l'obstacle, presque insurmontable, à admettre la possibilité d'un être qui n'ait pas des formes matérielles. C'est chez nous une infirmité, jointe à beaucoup d'autres, non pas, certes, une supériorité : car, en fait, dans le monde physique, tout ce qui est une réalité supérieurement active, l'air, l'électricité, la lumière, quelle forme matérielle leur voyez-vous ? Quelles lignes, quelles bornes les arrêtent, sinon les lignes et les bornes des corps plus matériels qui les arrêtent, mais non pas leurs propres arêtes, non par leurs propres formes corporelles ?

Ces réalités, réellement existantes quoique fluidiques, n'ont qu'une seule supériorité sur la matière inerte, c'est qu'elles sont du mouvement non comprimé, tandis que la matière inférieure,

bois, minéral, etc..., est du mouvement comprimé, nous affirme la Science. Ce que nous appelons « l'esprit » est une réalité fluidique lui aussi, mais bien supérieur à l'air, à l'électricité, à la lumière, puisque l'esprit est non seulement vibrant, de l'activité qui se manifeste par les imaginations, les idées ; mais il est doué de ces facultés merveilleuses — absolument constatées en vous par chacun de vous, je l'espère —, que nous appelons la pensée, la sub-conscience, la réflexion, l'invention, la création, toutes qualités absolument invisibles aux yeux de notre corps, quoique plus réelles, certes, que tout ce qui tombe sous nos sens matériels, même l'électricité et la lumière. Et ces facultés invisibles, quoique parfaitement constatées en nous par chacun de nous, démontrent évidemment que la réalité, douée de ces qualités invisibles aux yeux de notre corps, doit être logiquement plus invisible elle-même, c'est-à-dire encore moins bornée par des lignes, par des formes, par des arêtes qui puissent la dessiner à vos yeux de chair, mais qu'elle est cependant plus existante que l'électricité et que la lumière, puisqu'elle témoigne de son existence par des activités et des productions infiniment plus merveilleuses.

***

Ai-je réussi à vous faire entrer dans cette réalité? Alors je vous ai fait faire dans la lumière un progrès réel ; mais ce progrès, hélas ! est rare ici-bas, où le

corps voile à tout homme le foyer de lumière qui est en lui. Et donc l'esprit, si vous m'avez compris, n'est pas plus un mot vide que le mot « électricité » ou le mot « lumière ». Chaque atome de matière solide, vu seul au spectroscope, est, je vous le rappelle, un petit monde de vibrations lumineuses émanées d'un point central plus lumineux encore et plus vibrant. Chaque atome de lumière ou d'électricité est donc un petit monde plus vibrant encore, plus lumineux et plus actif. De même, et à plus forte raison chaque atome d'esprit qui constitue un *moi*, un *soi* enfermé dans un corps de chair. Les yeux de notre corps ne voient pas ce *dedans* le plus intime de notre être, puisqu'ils sont tournés vers le dehors, et que même au dehors ils ne voient que la surface, non pas le secret des êtres même les plus matériels. Mais tous, tant que vous êtes, vous sentez vibrer en vous, je l'espère, une force vitale et une intelligence et des sentiments et une volonté qui sont bien votre volonté, vos sentiments, votre intelligence, votre force-vie, non pas celle d'un autre, et vous sentez cette force-vie circuler et rester toujours vôtre et toujours la même jusqu'au bout de vos mains et de vos pieds et dans tout votre corps comme dans le centre même de votre être. Doutez-vous de tout cela, quoique vous ne le voyiez pas des yeux de votre corps ? Certainement non, vous n'en doutez pas, et vous sentez, de votre sens intime, votre *moi* qui rayonne en vous toutes ces vibrations ; et votre raison

vous affirme, à n'en pas douter, qu'il en est ainsi de tous les autres êtres humains que vous voyez se mouvoir et parler, et agir autour de vous ; et vous en êtes certain évidemment, quoique vous ne voyiez ni ne sentiez ce *soi* qui est en chacun d'eux avec les mêmes facultés, plus *ou moins développées*, que vous sentez en vous.



« Plus ou moins développées », ai-je dit. Ces différences entre les êtres humains, sans parler des autres êtres, sont trop éclatantes vraiment pour que personne les nie : la différence est aussi grande entre tel homme et tel homme, qu'entre un aigle et une oie, qu'entre le soleil et la terre. Et ainsi en est-il de tous les êtres : même dans ceux qui se ressemblent le plus, il y a toujours et partout des différences.

Et ce sont ces différences, réellement existantes et partout constatées, qui bafouent absolument et raillent mathématiquement le Monisme et le Panthéisme : « Tout est un, tout est Dieu » sont deux absurdités qui ne peuvent supporter l'examen de la Raison.

C'est une certitude mathématique, en effet, que $1 \times 1 = 1$; *un* multiplié par *un* donne *un* ; pour sortir de 1, pour dépasser le chiffre 1, il faut addition, non pas multiplication ; il faut *un* PLUS, *un autre un pour faire deux*. Et comme dans cet infini des êtres bornés qui existent et qui évoluent

il s'agit non pas seulement de produire le chiffre 2, mais les milliards de milliards d'êtres différents qui évolueront, c'est-à-dire qui *deviendront* autres dans l'infini des siècles, il faut absolument, outre le Un infini qui *est* lui, et toujours *le même* Lui, il faut un autre Infini qui soit différent, l'*Infini du Devenir* qui sera évolué par l'*Etre Infini.*

La Sagesse Ancienne, l'ancienne théosophie, qui était une école de positivisme non pas de rêverie, savait et enseignait ce dualisme, et l'exprimait par les deux signes יה ; l'Eternel Féminin à côté de l'Eternel Masculin, disent les vrais théosophes, ou, comme disent les théologiens, l'Etre infini fécondant la Puissance Infinie et lui faisant produire l'Infini des êtres différents dans l'infini de la durée indéfinie.

Je leur en demande bien pardon : mais ceux qui ne voient pas cela ne sont certes pas des voyants, car c'est la lumière pure et la mathématique absolue.

***

Et c'est tout ce que nous dit de *Dieu* la raison pure : car le mot « Dieu » est la traduction exacte de יה, comme le mot Ζεύς en grec et le mot *Deus* en latin.

Mais outre la Raison, il y a en nous les sens extérieurs qui nous manifestent dans les êtres visibles des qualités de beauté et de bonté, bornées sans doute mais réelles, et notre raison en conclut logiquement que l'Etre Infini possède

à un degré infini ces qualités qu'il a données à chaque être créé ; la raison transcendante des Platoniciens et des Alexandrins en concluait même que l'Etre Infini, père de tous les êtres beaux et bons, à chacun desquels il donne dans la série de leurs naissances et de leurs renaissances, des qualités diverses plus ou moins fragmentaires, a créé tout d'abord un être réunissant en soi seul toutes les qualités réunies, et c'est ce « Premier Né de toute la Création », comme l'appellent saint Paul et Apollos — Epître aux Colossiens, I, 15 ; aux Hébreux, I, 6 — qui se serait incarné ici-bas dans l'homme-christ Jésus pour prêcher aux hommes l'amour fraternel et toutes les autres vertus plus ou moins oubliées.



La confusion s'est faite depuis entre ce *Premier Né de Dieu* et le Dieu Unique que prêchait Jésus et que prouve la Raison ; mais cette confusion est une infirmité d'esprit ; et même une contradiction donnée par les chrétiens inintelligents ou inattentifs à leur formulaire orthodoxe, car leur *Credo* du Concile de Nicée dit nettement : « Je crois *en un seul Dieu*, le *Père* tout-puissant » — cet adjectif indique la Puissance Infinie, Mère Eternelle unie au Père Eternel pour produire la Création —... et en un seul seigneur... *né du Père* avant tous les siècles, dieu né de Dieu... et qui, incarné en l'homme Jésus-Christ, est

assis à la droite du Père. » Le mot « dieu » appliqué au « Fils premier-né de Dieu » devrait donc s'écrire comme je l'ai écrit, par un *d* diminué, avec une signification diminuée, comme dans le texte biblique : « Dieu se lève dans l'assemblée des dieux, et il dit : Vous êtes tous des dieux et des fils du Très-Haut ! » — psaume 82, 81 de la Vulgate, versets 1 et 6. — Mais ces transcendances-là dépassent absolument l'immense majorité des esprits, et ne peuvent donc faire l'objet que de la Science transcendante, non pas de la religion pour tous.

Le Credo de Nicée se rapproche davantage du catéchisme de la Raison universelle lorsqu'il dit : « Je crois aussi au Saint-Esprit », c'est-à-dire au Souffle « saint et vivifiant qui émane du Père », — la traduction latine ajoute : et « du Fils », mais ce surplus n'est pas dans le texte grec du Concile grec de Nicée. Et ce « Souffle de Dieu » indique bien la conclusion à laquelle a abouti la science positive lorsqu'elle en arrive à constater une vibration merveilleuse, invisible à l'œil nu et cependant réelle, dans le plus petit des atomes matériels ; et de même la philosophie lorsqu'elle affirme la vie, l'évolution indéfinie des formes de la vie dans tous les êtres, même ceux qui semblent inertes. Tout est mouvement, tout est *devenir* à partir de ce qu'il est déjà *devenu* : venu de qui ? De Celui qui *est* éternellement et qui produit tout ce qui devient, de Dieu qui est par lui-même et qui est à la fois Etre Infini,

Puissance Infinie et Souffle Producteur de tout ce qui évolue, c'est-à-dire ce qui est à la fois du devenu et du devenir, du reçu et de l'acquis.

***

La difficulté qu'éprouvent les matérialistes pour croire en Dieu est donc une infirmité; c'est l'impossibilité que j'ai signalée de nous représenter matériellement ce qui n'a pas de formes matérielles. Ils ne peuvent pas cependant admettre qu'un fleuve qui coule n'a pas de source ou n'a que des sources insuffisantes ; ils ne peuvent pas admettre qu'un enfant est né sans une mère et un père capables de le produire. Alors il leur faut évidemment faire taire leur raison pour ne pas comprendre qu'au fleuve sans fin de l'évolution des êtres il faut une source infinie, et que dans cet Etre Infini, source de tous les êtres, il faut qu'existent ce qui est réalité réelle : dans les uns ou les autres non seulement le mouvement et la vie, mais l'intelligence et la volonté et donc la personnalité, le *soi* conscient. Nier cela, c'est nier la raison. La liberté humaine certainement est capable de cette négation, mais, je le répète, c'est là une infirmité que les esprits bien portants ont le droit de ne pas admirer, même dans un Stendhal.

A l'autre face extrême de la même infirmité intellectuelle, l'idolâtrie est aussi incapacité, différemment semblable, de rien concevoir qui n'ait

pas une forme matérielle ; et les chrétiens, jusque dans leur *Credo*, font preuve de cette maladie, hélas ! lorsqu'ils se représentent Jésus-Christ dans le ciel *assis à la droite de Dieu*, comme si Dieu pouvait avoir une droite et une gauche; et dans leurs dévotions de plus en plus matérielles, non seulement à Jésus, qu'ils confondent avec Dieu par besoin de se représenter Dieu sous une forme humaine, mais dévotion au cœur matériel de Jésus, les catholiques romains retombent dans un paganisme qui n'a même pas l'excuse des formes esthétiques de l'idolâtrie des Hellènes que les apôtres du Christ avaient prétendu convertir au Dieu unique. Tout esprit doué du sens critique est donc obligé de constater que le Christianisme du XXe siècle est tombé un peu trop bas vraiment au-dessous du Monothéisme absolu des douze apôtres du Christ, et du Rationalisme audacieux de l'Evangile de saint Jean, car dit saint Jean : « Dans le Principe était le Logos », c'est-à-dire « en Dieu était la Raison et la Raison était en Dieu et Dieu était Raison »,par conséquent qui dit Raison dit Dieu, qui dit Dieu dit Raison. Substituer la foi aveugle à la Raison n'est donc pas du Christianisme. Le premier mot du Christianisme comme le dernier mot de l'esprit, c'est Lumière et *Lumière totale*, non pas Crédulité ni Incrédulité.



Car ces deux contraires se rejoignent dans la

région des incapacités : ce sont, l'une et l'autre, deux formes différemment identiques de l'infirmité de notre vue : la crédulité est la naïveté des esprits, qui ne voyant pas par eux-mêmes croient sans preuves authentiques ceux qui se vantent de savoir ; l'incrédulité est la suffisance des insuffisants qui ne voyant pas tout ce qui existe, car nul homme ne voit le tout de rien, nient naïvement qu'aucun homme puisse voir ce qu'eux-mêmes ne voient pas. Des deux côtés opposés vue bornée et naïveté sans bornes.

Ecoutez, je vous prie, un des voyants de la Lumière Spirituelle : « La Lumière Spirituelle existe en elle-même en dehors des esprits qui la perçoivent comme la Lumière Physique existe en elle-même en dehors de nos yeux. Et c'est cette Lumière Spirituelle que nous nommons « *la Raison* » avec un R majuscule ; c'est la qualité naturelle de cette Raison Pure d'être absolument raisonnable, comme c'est la qualité naturelle de la Lumière Pure d'être purement lumineuse. Mais lorsque la lumière pure qui émane du soleil darde des rayons dans un brouillard terrestre, elle se mêle au brouillard, et le brouillard, quelquefois, est même assez épais et assez persistant pour nous cacher tout le jour le soleil d'où émane la lumière du jour. Ainsi en est-il de la Lumière Spirituelle que darde en nous le Soleil Spirituel que nous nommons « Dieu » ; ses rayons absolument purs et lumineux en eux-mêmes se mêlent à l'atmosphère intérieure qu'est notre corps fluidique, atmosphère plus

épaisse que lumineuse dans la plupart des hommes, même nullement lumineuse si notre seule atmosphère spirituelle était les molécules de notre cerveau, comme le veulent les matérialistes. Dans beaucoup de ces petits mondes que sont les cerveaux humains, le brouillard, qui est absolument complet au matin de la vie dans le cerveau de l'enfant, dure assez épais jusqu'au soir de la vie pour cacher aux yeux de l'intelligence non seulement la source de la lumière, mais même la fluidité de ses rayons, et laisser voir uniquement les objets matériels qu'éclaire tant bien que mal cette obscure lumière. C'est pourquoi, bien que la forme de la Raison en elle-même c'est d'être raisonnable, la forme de la raison dans beaucoup d'hommes c'est de déraisonner ; comme la forme de la Beauté en elle-même c'est d'être belle ; mais dans beaucoup d'hommes c'est la laideur qui est la forme de *leur* beauté. »

Les jours où le brouillard ici-bas nous cache entièrement le soleil, vous savez, n'est-ce pas, que le soleil n'en existe pas moins au-dessus de vos têtes, et qu'il vous suffirait de vous élever au-dessus du brouillard pour le voir rayonner sa clarté sans ombre. Le vice de cette obscurité n'est donc ni dans le soleil ni même dans vos yeux quand vous enveloppe le brouillard ; le vice est uniquement dans l'atmosphère terrestre. Ainsi en est-il de votre esprit, de votre moi tant qu'il est emmêlé à votre cerveau et pas assez *dépris* de l'obscure matière pour s'élever au-dessus de l'a-

malgame dans l'atmosphère de clarté où brille la Raison Pure.

— Cette déprise est-elle possible ? me direz-vous, n'est-ce pas un mysticisme imaginaire ?

— Pas plus mystique ni imaginaire que l'analyse chimique par laquelle nos savants en sont arrivés à constater avec leur spectroscope que la matière inerte est composée d'atomes, dont chacun, analysé dans son fond, est un minuscule petit monde de divers mouvements concentriques dirigés par un centre unique. Voilà un résultat scientifique tellement différent de la science matérialiste qu'il a dû stupéfier les savants qui en ont fait la découverte, mais enfin c'est un fait, et la découverte en est due à l'analyse chimique de la Matière.

Je dis « analyse chimique de la Matière » : l'analyse logique de son esprit par chaque homme qui en sera capable l'amènera de même à constater comme l'ont constaté en eux-mêmes tous les grands philosophes que nous connaissons, depuis Pythagore jusqu'à M. Boutroux et à M. Bergson, que son esprit est un petit monde composé des cinq mouvements : vie, volonté, intelligence, amour, activité, évoluant autour d'un centre UN, et par conséquent INDÉCOMPOSABLE, qui constitue l'*individu*, c'est-à-dire *l'indivisible Soi* qu'est chacun de nous.

Ce *Soi*, en chaque homme et chaque femme ici-bas ; ce *moi* renfermé dans mon corps, disait Plotin, est aussi différent de mon corps que l'habi-

tant est différent de l'habitation ; et je dis, en style plus moderne, que le machiniste est différent de la machine ; mais analysons encore, je vous prie. La machine qu'est notre corps de chair est mue par une électricité, qui lui est unie et qui est unie en même temps à la force-vie, qui elle-même est unie à notre *moi* ; et c'est cette double union de notre *moi* à notre force-vie, de notre force-vie à l'électricité de notre corps physique, qui fait arriver à notre *moi* les sensations du dehors et qui permet l'action de notre *moi* par notre force-vie sur notre corps de chair, et par notre corps de chair sur le monde extérieur ; comme l'instrument télégraphique par le courant électrique transmet la parole du télégraphiste et lui rapporte la réponse.

Voilà, je crois, de l'analyse logique absolument positive ; et la conclusion est très claire que la dépendance ne supprime pas la différence : le télégraphiste dépend de son instrument et l'instrument dépend du télégraphiste ; l'instrument n'agit pas sans l'électricité ni l'électricité sans l'instrument ; et cependant si unis et si dépendants soient-ils l'un de l'autre dans une action commune, autre chose est l'instrument, autre chose est l'électricité, autre chose est le télégraphiste ; et le télégraphiste seul est une personne, c'est-à-dire un *individu*, un être *un*, doué non seulement de mouvement mais de volonté et d'intelligence autour d'un *soi* central directeur de ses actes et récepteur de ses sensations. Et c'est le *moi* seul

qui est *moi* dans cette association et collaboration avec mon corps de chair que lui impose ici-bas soit son apprentissage, soit sa chute dans la matière opaque : il ne mourra pas plus quand il se séparera de son corps de chair que le télégraphiste ne meurt quand il s'en va de son bureau télégraphique.

Ce que nous appelons la « Mort » est tout simplement un divorce : notre *moi* laisse son corps de chair à la terre ; et à la vie enfermée dans notre corps de chair succède la vie libre, la *survie* que nous allons maintenant étudier pour compléter notre Catéchisme de la Raison.

ALTA,

Dr en Sorbonne.

POUR PARAITRE :

ALTA

Dr en Sorbonne

LE CATÉCHISME DE LA RAISON

Un vol. in-16 jésus, de 160 pages . . . . 5 fr.

LA SCIENCE ASTRALE

COURS COMPLÉMENTAIRE D'ASTROLOGIE

(Suite) (1)

CHAPITRE VI

Distribution de la Mentalité et du Sentiment

(Puissances d'Air et de Terre)

Les Puissances nées de l'élaboration des Eléments par les deux pôles du Feu, Mars et le Soleil, ne pourraient pas produire une créature capable de manifester complètement son Créateur. Elles sont en état de distribuer la faculté de *vivre* et celle d'*agir*, mais elles ne donneraient pas celle de *penser*. Les Individualités formées par les Puissances secondaires ainsi limitées pourraient tout au plus sentir les impulsions et réagir contre elles, mais sans les *connaître*, sans les *comprendre*, et par suite sans pouvoir les maîtriser.

Ce sont les Puissances de l'air qui vont être chargées de revêtir les créatures individuelles de la faculté de savoir, de comprendre, de sentir, et, par là, de participer plus complètement à la Spontanéité spirituelle par la volonté raisonnée, consciente.

Saturne diurne est l'agent principal de cette distribution de lumière, dans la mesure où elle

(1) Voir *Voile d'Isis*, 1920, pages 709 et suiv.

est possible pour la créature finie. Il est aussi la première des Puissances de l'air.

SATURNE DIURNE

On a déjà donné, pages 347 et suivantes, une première idée de sa nature ; il n'est pas inutile de la rappeler ici pour la compléter :

Comme Puissance d'Air, il est un Feu abaissé vers la Terre, ou selon la figure ancienne, il est *chaud* et *humide*, susceptible, par conséquent, de forme substantielle.

Il présente en effet un double caractère : Comme porteur de la Pensée divine, il participe de l'unité indissoluble de cette Pensée ; comme chargé d'incarner cette même pensée dans les individualités nées de la division martiale, il les rassemble autour de soi en formes de complexité croissante, propres à réaliser progressivement l'Unité divine.

Immobile comme le Soleil distributeur de vie, et par la même raison de spiritualité suprême, il agit comme lui dans l'Espace par ondes vibratoires ; seulement ses vibrations au lieu d'être expansives comme celles du Soleil sont essentiellement centripètes, *concentrantes*.

Il individualise comme Mars, mais par synthèse, tandis que celui-ci n'agit que par dispersion.

Il est, en somme, l'analogue inverse et complémentaire des deux Puissances de Feu : le Soleil

donnera à la créature matérielle une *âme vivifiante* ; Mars lui donnera une *âme motrice* ; Saturne y ajoutera l'illumination spirituelle, l'*âme mentale*, essentiellement unifiante. Il est le *Lucifer* (qui, par son inversion orgueilleuse, pourra devenir l'agent du mensonge, *Satan*).

C'est ce que va faire comprendre son mode d'action suivi sur notre schéma de la page 620.

On a noté précédemment la symétrie de sa position avec celle du Soleil, par rapport à l'axe spirituel et au centre spirituel lui-même : Iod ; elle représente son analogie avec le maître du Feu, centre de Chaleur, tandis que lui sera centre de Lumière.

Comme le Soleil il va parcourir les quatre Eléments pour faire en eux successivement fonction créatrice et fonction d'évolution. Mais son courant n'a pas de voie propre ; il va suivre exactement celle de Mars, le second agent du Feu ; seulement en sens inverse, de façon à se combiner avec lui comme son complémentaire. Partout il va rassembler par synthèse ce que Mars a divisé ; il est l'esprit d'intégration qui restituera en unité harmonique les différenciations nées du sacrifice volontaire de l'Etre au Principe de division martiale.

Suivons-le dans sa course.

Elle est d'abord involutive ; cette première partie a déjà été décrite plus haut (p. 348 et p. 715 à 718) ; il y a peu de chose à y ajouter ; il suffira, à peu près d'en résumer la suite.

Dans la région de l'Air, Saturne établit dans la Pensée divine les distinctions des idées restreintes, ou *monades*, appelées à caractériser les *esprits* des créatures individuelles.

Dans le domaine de la Substance, ces monades sont distribuées entre les Formes individuelles, de manière à en constituer la hiérarchie ; elles correspondront aux *Espèces* générales de créatures.

Enfin, dans la région de la Terre, des Monades secondaires tirées des Espèces seront distribuées dans toutes les divisions et subdivisions de formes vivantes, préparées par le concours des deux courants solaire et martial ; ce sera la création des âmes *individuelles* de tous degrés, à travers tous les règnes.

Dans cette même partie de sa course, en outre de cette participation à l'acte créateur, Saturne accueille le courant de Mars en réascension (sous la forme de Mercure d'abord nocturne), pour ajouter sa lumière à la faculté perceptive donnée par le Principe de Puissance. Le résultat de cette collaboration a été décrit (pages 715 à 718 ci-dessus) ; en en reprenant la série en sens ascendant, du bord de la Terre jusqu'aux confins de l'Esprit, on a vu Saturne préparer pour l'âme vivante successivement : dans la région de la Substance, la *Conception*, premier degré du savoir ; — ensuite l'*entendement* ou l'exercice de l'*Intelligence* selon les lois invariables de la logique ; — plus haut, l'*intuition*, et l'*inspiration* naissant de la *méditation* et engendrant l'*enthousiasme* ; et enfin,

dans l'Air supérieur, la *Science sacrée* du Mage, suprême effort de la mentalité terrestre.

Tel est le premier tiers du courant saturnien ; reprenons-le maintenant au bas de sa course, sur la rive de la Terre, au moment où sa réascension débute par l'animation de Mercure nocturne. Ici commence son rôle le plus important et le plus complexe dans la création ; il y va ajouter les nuances les plus extrêmes, les pouvoirs les plus étendus, mais les plus dangereux aussi ; ici vont naître et les aspirations les plus sublimes de la vie psychique, et ses drames les plus épouvantables, les plus monstrueux ; c'est la région où naissent et croissent toutes les formes du *Mal.* Ces derniers jours de la création demandent des détails particuliers.

Il faut établir tout d'abord une distinction négligée jusqu'ici ; dans la région de la *Matière* : l'axe spirituel (marqué des lettres Iod-Vau) la partage en deux parties : l'une supérieure, l'autre inférieure à cet axe. Celle-ci est plus particulièrement le domaine turbulent des forces physiques décrit ci-dessus, pages 710 et 711 ; dans le tumulte de ces eaux « inférieures », le jeu fatal des « lois naturelles » engendre, chez les créatures violemment ballottées et entrechoquées, les premiers germes d'une conscience à peine distincte encore ; elle apparaît cependant dans la cristallisation des formes, dans l'affinité chimique élective et inconstante, dans la valence des atomes qu'elle combine.

L'esprit Saturnien d'unité harmonieuse y apparaît par l'assemblage intime des semblables ou des complémentaires ; sa puissance y éclate par la résistance de ces unions à la décomposition, dans ces forces atomiques et moléculaires dont la Science nous dit aujourd'hui l'intensité presque inimaginable. Les molécules, les atomes tendent tous vers une condensation hiérarchique nettement formulée ; le chaos subit une première classification dominée par la Puissance saturnienne de condensation et d'intégration synthétique.

Mais elle s'y trouve en conflit avec la Puissance dispersive de Mars, qui n'est pas inférieure à la sienne, de sorte que, dans les âmes si rudimentaires de ces premières créatures, on voit apparaître déjà les germes des réactions, des sensations violentes, des passions implacables qui, chez les créatures intelligentes et volontaires, doivent engendrer toutes les horreurs du mal : l'avidité aveugle de l'égoïsme, le meurtre, le vol, la terreur despotique acharnée contre la défense obstinée de l'individu vivant ; toutes les réactions de la souffrance, de la colère, de la rancune, de la vengeance.

Dans cette anarchie où la *Mort* semble régner en souveraine, Saturne n'apparaît d'abord que comme un frein à la destruction désordonnée de l'unité naissante. La constance et l'intensité de sa résistance, mesurées sur la violence de son adversaire, peuvent même le faire prendre pour un

second générateur de Mal, à cause de la discipline implacable qu'il impose à la liberté de l'activité. Mais, en définitive, la loi suprême qu'il propose triomphe progressivement pour sauver la vie cosmique et la conduire vers l'harmonie totale.

Cette suprématie s'affirme nettement dans la région supérieure de la Matière, au-dessus de l'axe spirituel ; elle se manifeste d'abord par la réunion des individualités semblables, qui, par l'effet de la masse, surmonte la menace de destruction ; elle apparaît surtout dans la Puissance génératrice.

La reproduction des individus ne se faisait d'abord que par l'action martiale, arrachant la progéniture par mutilation de la mère (par segmentation). En venant s'interposer entre Mars et le principe passif, Saturne fera intervenir dans leurs rapports la puissance de l'amour, au moyen de l'attraction réciproque irrésistible des sexes complémentaires, qui est encore, dans le monde réel, la manifestation la plus puissante de la Cause originelle et de la Cause finale.

Ce n'est pas le seul progrès introduit par Saturne dans cette région. De la lutte féroce pour l'existence, il fait surgir, par la puissance d'individualisation qu'il incarne, toutes les vertus qui lui sont propres : la patience, le courage persévérant, la résignation aux volontés spirituelles ; la prudence, la temporisation ; puis, d'autre part, la concentration sympathique des victimes contre le danger, d'où naîtront, plus tard, les groupe-

ments sociaux, premiers germes de la synthèse universelle et de l'harmonie idéale des créatures.

Cependant, ni dans cette région, ni dans toute la suite de la vie terrestre que nous vivons encore, Saturne ne doit annuler l'influence fatidique de Mars ; elle est même nécessaire à sa mission ; il devra l'invoquer lui-même tant que la créature ne sera pas assez dévouée à la volonté de son Créateur pour s'y consacrer tout entière et, par là, assurer son immortalité. Jusque-là il est indispensable que, périodiquement, elle soit délivrée par la force de Mars de tout ce qui apparaît en elle décidément impur, de réclamé par le Non-Etre.

Saturne, qui mesure le *Temps* par le *Nombre*, limite donc aussi la durée de la vie terrestre et en livre la mutilation à Mars. Alors, ce grand éducateur d'immortalité apparaît encore à notre misère sous la pénible figure du destin rectificateur : père redoutable, « il dévore ses enfants, dit la Fable, mais il sera vaincu par eux quand il les aura faits immortels » (légende de Jupiter sauvé par sa mère Rhéa).

Le courant saturnien arrive enfin à l'extrémité de la région matérielle (au séjour de Mars nocturne sur notre figure) ; c'est la limite de la puissance nocturne, fatale, destructive de Mars ; là commence le domaine des « Eaux supérieures » et de la vie complète qui ne connaîtra plus de mutilations mortelles.

Le courant d'ascension se redresse vers la

source de la Puissance divine ; les vertus Saturniennes, comprimées jusque-là, vont maintenant éclore.

L'attachement du couple sexuel se purifie par la constance de Saturne ; la fidélité en resserre les liens, les fait plus indissolubles ; il se consacre même par l'esprit du sacrifice et de vénération mystique, propre au Principe spirituel d'Unité ; l'amour *de l'autre* l'emporte sur l'amour *de soi*, sur l'attraction instinctive et passagère des sens.

L'amour de la progéniture resserre encore celui des époux et le surpasse même en dévouement, s'étendant jusqu'au sacrifice de la vie terrestre : la Puissance même de Mars commence à se faire tutélaire et providentielle dans la famille.

Ensuite, la sympathie s'étend de la famille à la tribu, à la race, à la patrie, rassemblant par le sacrifice pour la collectivité ceux mêmes que la transmission du sang n'a pas unis.

La Puissance Martiale se fait noble, chevaleresque, généreuse jusque dans la lutte.

Puis, enfin, le mysticisme religieux, l'amour pour le Créateur, le désir de la vie spirituelle, vont éclore sur la rive de la région d'Essence, séjour de *Vénus Uranie,* de celle que Cicéron nomme la « fille du Ciel et de la lumière du jour ». C'est le triomphe de l'Esprit Saturnien d'Unité ; il remplit les cœurs de l'Espérance dans les joies idéales de l'Immortalité.

Au delà, dans la région de l'Essence, Saturne

conduit le disciple de sa rude et sévère éducation jusqu'au pied du trône de la Puissance divine qui va le récompenser de ses difficiles efforts. Nous ne le suivrons pas dans ces régions paradisiaques de la Consécration ; le zodiaque en donne le symbole en l'un de ses signes : le Verseau, domicile-diurne de Saturne, mais nous n'avons pas à nous étendre ici jusqu'à ces régions de l'Astrologie transcendante.

Mercure et Vénus

Les deux autres planètes d'Air sont Mercure et Vénus; avec elles nous entrons dans un nouvel ordre des Puissances célestes. Par les trois premières l'*Esprit* a donné au Monde tous ses attributs : la Vie par le Soleil, la Force par Mars, la Lumière et l'Amour par Saturne ; à cette distribution *spirituelle*, c'est la création *psychique*, celles des âmes, qui va succéder. Après avoir traité d'*Uranus* ou le Ciel, créateur suprême (ici le Soleil), de *Chronos* époux de Rhéa (ici Saturne), et des *Titans* (ici Mars), Hésiode observe dans sa théogonie que les autres dieux sont d'un ordre secondaire propre à la vie terrestre, et dominé par Jupiter que nous trouverons plus loin. De même en Egypte, Osiris était le chef du monde terrestre, et l'on pourrait suivre cette similitude dans toutes les traditions anciennes.

On a vu du reste, jusqu'ici, Mercure et Vénus, naître de l'action des trois premières Puissances

sur les Eléments inférieurs, et Jupiter synthétiser pour une création de second ordre toutes les Puissances diurnes (pages 295 et suivantes).

Ainsi nos deux dernières planètes d'Air ont leur origine au fond de l'Elément terrestre, et leur formation ne les a amenées comme on l'a dit (page 3 ci-dessus) qu'aux portes du Monde céleste sur la rive inférieure de l'Esprit ou de l'Essence ; elles ne pourront devenir des Puissances célestes que par un effort supplémentaire qui leur ouvre l'Empyrée : jusqu'ici elles nous sont apparues dans un rôle purement réceptif, ou tout au plus réactif, dépourvues d'initiative ; il leur reste à conquérir leur place aux Cieux en exerçant leur activité propre au profit de la vie universelle. Sans doute, elles n'y trouveront plus de fonction créatrice, mais elles auront à concourir au développement continuel du Cosmos.

Pour remplir ce rôle, elles doivent, à l'exemple des trois premières puissances, plonger d'abord jusqu'aux profondeurs de l'Elément terrestre par un courant d'activité qui les ramènera aux sources du Feu créateur. Elles vont donc redescendre vers les régions où elles sont nées, mais en messagères célestes chargées de participer à la direction du Cosmos, et dans cette course nouvelle elles vont recevoir une nouvelle mission, une nouvelle vertu aussi, à chacune des étapes précédemment décrites.

Suivons d'abord VÉNUS DIURNE dans cette Voie.

Dans la région de l'Air, au sommet des Eaux supérieures, sur les rives de l'Essence où nous l'avons vue instituée comme *Vénus Uranie* (page 3 ci-dessus), elle se trouvera au milieu des créatures terrestres passionnelles, douées de volonté, arrivées comme elle et sous les mêmes influences à l'ère des luttes contre les tentations terrestres, dernières attractions vertigineuses du Non-Etre. Uranie aura pour fonction de les assister, de les encourager, de les soutenir en ce combat qui doit terrasser les derniers soubresauts de l'animalité. Elle était définie, par les anciens, comme « une déesse pure et sans tache qui nous donne des désirs intellectuels et vertueux » ; comme la « mère du premier Cupidon, l'amour qui porte nos âmes à s'unir à l'essence divine, sa propre image (1) ».

Un peu plus bas, dans la région de la vitalisation (sur la figure, page 621), Vénus devient la providence inférieure de l'humanité arrivée à la formation des groupes sociaux supérieurs, ceux de la Cité. C'est dans ce rôle que les Grecs la désignaient sous le nom de *Cybèle,* fille du Ciel et de la Terre, nourrie en son enfance par des lions (symboles du Soleil dont elle est issue comme on l'a vu) ; ils la représentaient sur un char traîné par des lions (symboles aussi de la force Martiale), la tête ceinte d'une couronne de tours (rappelant le constructeur. Saturne). En Phrygie, son culte était inséparable de celui du Soleil ; elle re-

(1) **Libois : Encyclopédie des dieux.**

présentait les villes ; on lui attribuait l'invention de la musique. Vierge chaste comme toutes les déesses dont nous allons parler dans ce paragraphe, on la disait exilée sur les montagnes, séjours des sanctuaires ; on la disait partout « mère des Dieux », comme notre Vierge chrétienne est reine des Anges.

Au-dessous de cette région, dans celles de la *Matière* (sur notre figure), Vénus est préposée à la conduite d'une civilisation moins avancée ; ce ne sont plus les arts de la cité, ni même les soins du verger qu'elle enseignera, mais ceux plus étendus de la campagne, les éléments et les progrès de l'agriculture. C'est, dans la mythologie grecque, la fonction attribuée à *Cérès*, fille de Saturne et de Rhéa (dans le zodiaque, la Vierge à l'épi, en son signe de Terre, au-dessous de celui de la Balance, signe d'Air, séjour d'Uranie). C'est de Cérès que les hommes figurés, par le jeune Triptolème, son élève, ont appris la culture du blé, le labourage, qui a fixé les hommes au sol et les a tirés de la vie sauvage.

Elle fait plus encore, elle a donné aux hommes leurs premières lois, institution rappelée par la fête des Thesmophories, et, grâce à sa nature déjà céleste, les élevant jusqu'aux premières notions religieuses, elle inculque aux populations la foi dans l'immortalité de l'âme ; c'est ce que figure l'opération où elle purifie par le feu le jeune Triptolème ; le souvenir en est parvenu jusqu'à nous, dans la fête de la Chandeleur.

Au fond de la région de Terre, *in inferis*, nous retrouvons la Vénus providentielle sous la figure de *Proserpine*, fille de Cérès, reine des enfers. Ici elle est la mère universelle des êtres terrestres, qui vient les assister après la mort pour leur obtenir l'immortalité. C'est l'Egypte qui nous en donne le symbole le plus expressif par trois déesses à rôles successifs : Isis, épouse d'Osiris, Nephtys sa sœur et Hathor : Isis et Nephtys, nommées « les pleureuses », déplorent d'abord la mort d'Osiris et se lamentent sur son cadavre ; on les désigne aussi comme « les couveuses » ; elles sont représentées au fond et sous le couvercle de tout sarcophage : Nephtys couvre de ses ailes les restes rassemblés du défunt, et, par leurs incantations, toutes deux le ramènent à la vie, non plus à la vie terrestre mais à la vie immortelle. L'âme du défunt est alors confiée sous la figure de l'enfant Horus aux soins de la troisième déesse, dont le nom : Hathor signifie « l'habitation d'Horus », et personnifie l'espace céleste ; Hathor le reçoit et l'élève comme le nourrisson de la vie éternelle.

Les litanies de notre vierge chrétienne lui attribuent le même rôle quand elles la désignent sous les noms de *Janas cœli*, *Salus infirmorum*, *refugium peccatorum*, *Stella matutina*, implorant l'intercession de ses prières ; nous la revoyons de même dans la Prose des morts : « Inviolata Maria nobis concedas veniam per sœcula... Languintibus in purgatorio... subveniat tua compassio, Fons es patens quæ culpas abluis... Ad

te, pia, suspirant mortui... Benedicta, mortuos suscita, ad requiem, sis eis semita », etc.

En cette même région, au fond de sa descente, Vénus rencontre Mercure qui, de son côté et dans le même but, a suivi une course semblable sur la voie involutive de Saturne.

L'effet de cette rencontre et la suite du cours de Vénus ne se comprendront clairement qu'après la description du développement de Mercure ; laissons donc un instant Vénus pour cette autre Puissance mentale.

F.-Ch. BARLET.

(A suivre.)

POUR PARAITRE

F.-CH. BARLET

LES GÉNIES PLANÉTAIRES

(abrégé)

Un vol. in-16 jésus, de 160 pages, avec 5 figures. Prix : **5** francs

Les Symboles secrets des Rose-Croix

(Suite) (1)

La religion universelle se base sur cette vérité que toute l'humanité est une, et que nous devons toujours nous laisser guider dans nos actions par le souci du bien-être de tous plutôt que par des considérations personnelles. D'autre part, le sectarisme fait appel aux désirs égoïstes de l'homme soit pour ce qui regarde la vie que pour ce qui touche au redoutable au-delà. Il enseigne qu'on doit s'attacher avant tout à son propre salut : le salut des autres étant d'intérêt secondaire. Le vrai sectaire bigot serait prêt à annihiler le monde s'il pouvait par là éviter la mort ou prolonger son existence. De même le bigot scientifique serait heureux de détruire la vérité s'il pouvait à ce prix sauver de la perdition le système artificiel des théories qu'il a laborieusement échafaudé. La science moderne, comme la religion moderne, enseignent que le bonheur individuel — soit dans cette vie ou dans l'autre — est le grand *desiratum*. La science occulte enseigne que l'Humanité est un Tout, que l'homme individuel n'est qu'une simple et transitoire illusion, et que le bonheur permanent ne peut être obtenu avant que cette illusion de l'égo soit détruite.

La vérité de cette dernière doctrine est de toute évidence si nous voulons bien observer la vie

(1) Voir pages 549 et suiv.

quotidienne de l'homme : plus il concentrera sa pensée sur lui-même, plus il se sentira malheureux et mécontent ; plus il s'oubliera lui-même, plus il sera heureux. Pourquoi les hommes courent-ils après les plaisirs et les passe-temps ? Pourquoi aiment-ils les boissons enivrantes, la musique, les expositions, les théâtres et toutes les distractions sensuelles de ce genre ?... si ce n'est parce que, durant ces heures-là *ils s'oublient eux-mêmes* ?

Les hommes ne perdent ni la conscience ni la vie dès qu'il cessent de penser à leur *moi* ; mais seulement alors leurs âmes s'épanouissent en dehors des limites de leur prison matérielle de chair, et ils jouissent pour un peu de temps d'une forme de vie supérieure. Les plaisirs sensuels n'apportent aucun bonheur permanent ; ils durent peu et sont suivis souvent de réactions pénibles, sources de souffrances.

L'homme sensuel vit des impressions que les objets extérieurs produisent sur ses sens. L'homme intellectuel vit dans un monde de pensées créé par son cerveau et qui est pour lui la réalité. L'homme spirituel vit dans un monde spirituel de beauté que la divinité de son cœur a créé pour lui et qui est l'image du ciel. L'animal est heureux quand ses besoins physiques sont satisfaits, car il n'en connaît point d'autres en dehors du monde sensible, et si toute chose dans ce monde relatif à l'animal est en harmonie, alors le monde est en harmonie avec lui-même. Dans l'homme

purement intellectuel, plein de la conception erronée de l'importance qu'a sa propre individualité, le monde de pensées qu'il s'est créé à lui-même n'est pas en harmonie avec le monde extérieur. Un tel homme a toujours quelque chose à désirer ; il voit les choses — non comme elles sont — mais comme il se les imagine ; tandis que pour l'homme spirituel, le monde de la pensée et le monde de la volonté sont en parfaite harmonie; il reconnaît la vérité et voit les choses comme elles sont, abstraction faite de toute considération personnelle. Il regarde le monde d'un point de vue altruiste, sans se croire isolé ou séparé des autres créatures, et il conçoit l'action des Lois universelles grâce à sa puissance de perception agrandie.

Qu'il nous soit permis ici de formuler quelques explications pour ceux qui ne sont pas suffisamment instruits des doctrines de la science occulte pour comprendre ce que nous entendons exprimer. La Vie, la Conscience et la Sensation ne sont pas — comme une « science » superficielle tend à le croire— des produits de l'organisation physique de l'homme. Ce sont les états d'être ou fonctions de ce principe universel que les hommes appellent *Dieu* et qui se manifeste dans les formes des êtres terrestres. Toutes les formes de la Vie dans l'Univers peuvent être considérées comme les manifestations diverses de l'Unique et Universel Principe de la Vie dans ses formes variées.

(*A suivre.*) Dr Fr. Hartmann.

(Trad. de M. Chauvel de Chauvigny.)

LETTRES D'ELIPHAS LEVI

AU

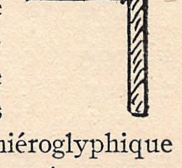
BARON SPÉDALIERI [1]

LIV

6 *Avril* 1862.

F.·. et A.·.,

Nous arrivons au quaternaire dont nous avons déjà contemplé les merveilles dans l'unité principiante. Nous contemplons le signe de ce mystérieux Schéma qui est toute la religion et toute la science en un seul mot. Le Daleth, image de l'équerre, nous présente l'union du jod et du hé avec la fécondation de celui-ci. Le jod, le hé et le vau sont figurés, quant à leurs caractères principaux, dans la forme hiéroglyphique du Daleth qui mesure l'angle du carré, tout en conservant les principes générateurs du triangle primitif.



Le nombre quatre est celui de la croix, qui coupe en quatre segments le cercle du mouvement perpétuel. Il figure l'équilibre complet, le double binaire, la pierre cubique, les quatre pieds du trône éternel, les quatre âges de l'homme, les quatre saisons de l'année, les quatre formes élémentaires de la ma-

(1) Voir pages 562 et suivantes.

tière universelle qui sont encore air, terre, feu et eau ; c'est-à-dire, pour parler avec la science moderne : azote, carbone, oxygène et hydrogène. Il y a quatre grands prophètes, quatre évangélistes, quatre grands docteurs dans l'Église grecque et autant dans l'Eglise latine ; il y a quatre anges liés aux quatre coins du monde, le sphinx a quatre formes, dont l'analyse donne les quatre animaux d'Ezéchiel et de saint Jean. La révélation se manifeste par quatre lois : la loi de nature, la loi de crainte, la loi de grâce et la loi d'intelligence. Le progrès spirituel s'accomplit par quatre stations qui sont : la pénitence, la foi, l'espérance et la charité. Les vertus morales sont aussi au nombre de quatre : justice, force, tempérance et prudence. Toutes ces formes du quaternaire correspondent ensemble et servent de commentaire à la révélation hiéroglyphique contenue dans ce grand et mystérieux Schéma.

Schéma Hamphorasch : le nom expliqué, c'est la science universelle. Arrêtons-nous et respirons !

Eliphas Lévi.

(A suivre.)

L'ÉTRANGE HISTOIRE

(Suite) (1)

CHAPITRE XVI

Mr. Vigors eut assez d'emprise sur lui-même pour maîtriser sa colère, en apprenant de la bouche même de notre belle ambassadrice les changements survenus à l'Abbaye. Il ne protesta que vaguement d'abord contre la mise à pied de son favori : ce qui lui arrivait m'était arrivé, et le coup avait été aussi inopiné d'un côté comme de l'autre. Mrs. Poyntz endossait d'ailleurs l'entière responsabilité de ces événements, et Mr. Vigors ne se hasarda point à les critiquer. Car ce brave Administrateur de nos Lois redoutait secrètement l'Autocrate de nos Bienséances, tout comme l'Autorité, quelle que soit sa puissance, redoute l'Opinion, quelque capricieux qu'il se manifeste.

Mais contre la douce Mrs. Ashleigh, la colère du magistrat se manifesta avec moins de contrainte. Il cessa ses visites. A une longue épître déprécatoire, où elle s'efforçait de le ramener et d'apaiser son ressentiment, il répondit par une missive laborieuse où les traits les plus aigus de la satire voisinaient avec les rodomontades d'une mielleuse homélie. Le bon compagnon s'excusait de ne pou-

(1) Voir pages 588 et suiv.

voir déférer à son invitation, dissertait, non sans longueur, sur le temps « précieux » qui lui était parcimonieusement dévolu, sur ses habitudes casanières invétérées. Et bien qu'il s'avouât prêt à sacrifier pour un bien commun et son temps et ses habitudes, il croyait devoir à lui-même, à l'humanité, de ne sacrifier ni l'un ni l'autre pour aboutir à ce que ses conseils fussent repoussés et son opinion méprisée. Il rappelait, en une allusion aussi brève que méchante, le respect que feu Gilbert Ashleigh lui témoignait et les bénéfices que leurs relations lui avait rapportés. Comparant la déférence du mari et le dédain de sa veuve, il touchait discrètement un mot des malheurs que ce mépris ne lui permettait plus de prévenir. Il s'interdisait de se demander ce que les femmes du monde doivent à leurs maris décédés, mais il savait bien que les femmes du monde reconnaissent généralement les droits de leurs enfants vivants et se défendent d'agir avec légèreté lorsque leurs intérêts, voire leur vie, sont en jeu. En désignant le docteur Jones, lui, Mr. Vigors, n'avait songé qu'à la valeur exceptionnelle de son protégé ; mais il se pouvait, disait-il, que Mrs. Poyntz discernât aussi bien des mérites scientifiques que de la qualité d'un lainage ou d'une dentelle. Le docteur en question était prudent et modeste ; il ne connaissait point cette creuse vantardise qui attire tant de dupes aux charlatans. Avec lui, point de téméraires expériences à redouter : une médicamentation méthodique, sûre du but ; il eût suffi d'un peu de persévérance. Quelles

seraient les conséquences de tout autre système, le docteur Jones n'eût voulu le dire, parce qu'il était trop cultivé pour se permettre d'exprimer quelque méfiance à l'égard d'un rival si habile : si habile à supplanter des confrères, ajoutait Mr. Vigors ! Et par d'autres sources, « des informations sûres » — (je pense qu'il ne s'était point fait faute de consulter ses somnambules) — Mr. Vigors, également, avait acquis la certitude que le temps viendrait où la pauvre jeune fille elle-même insisterait pour qu'on m'éloignât, pour qu'on éloignât le docteur Fenwick, quand « celui-ci » se montrerait enfin sous son véritable jour à tous ceux qui l'admiraient aujourd'hui. Alors, on se rappellerait, sans doute, l'attitude de Mr. Vigors, et ses conseils pourraient redevenir de quelque utilité. En attendant, quoiqu'il déclinât de renouer avec l'Abbaye ou d'y rendre de froides visites de simple cérémonie, il continuerait de porter à la fille de son vieil ami l'intérêt qu'elle méritait. Et cet intérêt, les circonstances étaient loin de le diminuer. Un ressort de compassion attendrissait le style sévère de l'épistolier. L'œil de Mr. Vigors restait grand ouvert. Au besoin, il saurait braver le mépris de Mrs. Ashleigh pour faire bénéficier son enfant de ses conseils, de ses idées, idées qui passaient pour avoir quelque valeur aux yeux de ceux qui ne se laissent point éblouir par de spécieuses prétentions. Terminant, il parlait de l'énorme responsabilité que Mrs. Ashleigh endossait, et il s'efforçait de torturer par le doute la conscience de la pauvre femme.

Mrs. Ashleigh était de ces natures féminines qui se reposent entièrement sur les autres de leurs propres perplexités. Elle était timide, confiante, soumise, affectionnée. Mrs. Poyntz, brossant son portrait, lui avait accolé les deux épithètes de « commune et faible ». Ce n'était pas très juste : la faiblesse n'exclut pas toujours une certaine et noble fierté. Le premier de ces adjectifs ne pouvaient en rien s'appliquer à la bonté de son cœur et à la douceur de son caractère. Commune, elle l'était autant que l'est le bon sens dans les affaires ordinaires de la vie. Et le bon sens ne lui faisait point défaut. Elle savait s'attacher à une routine ; elle accomplissait avec ponctualité ses devoirs quotidiens. Aucune maison, pas même celle de Mrs. Poyntz, n'était plus heureusement tenue. La vieille *Abbaye* n'était plus seulement une antique et triste demeure, mais un séjour calme et agréable. Toute sa domesticité l'adorait ; tous s'ingéniaient à lui plaire. L'harmonie était la règle de ce qui l'entourait. Elle mettait le visiteur à l'aise ; elle lui donnait l'impression d'un confort et d'une tranquillité souveraine. La maison était l'oasis du repos.

On la regardait. On écoutait ses lèvres loyales articuler des paroles simples. Sa voix était douce et apaisante. On se laissait aller à un charme recueilli. Elle était à l'esprit ce que la couleur verte est aux yeux. Elle possédait un sens excellent de toutes les choses qui se rapportaient à la vie pratique. Dans ce domaine, tout secours lui était inutile, et

le plus sage l'eût consultée avec profit. Mais dès que quelque inquiétude fortuite, imprévue, contrariait la routine à laquelle elle s'était habituée ; dès qu'un incident la projetait hors du sentier battu de sa vie ordonnée, toute confiance en elle-même l'abandonnait aussitôt ! Il lui fallait un conseiller, un confident en qui elle crut, et qui dès lors était omnipotent sur sa volonté. Mr. Vigors récusant ses fonctions de guide, Mrs. Ashleigh, toute désemparée, se rejeta sur Mrs. Poyntz, puis sur moi. Car une femme de ce caractère ne peut être complètement satisfaite que par l'avis d'un homme. J'ajoutai à ma mission de médecin, celle de confident. Mrs. Ashleigh s'abandonna bientôt tout entière, et nous nous trouvâmes d'autant plus d'accord, que notre mutuelle sympathie convergeait sur la tête d'un être qui nous était également cher. C'est ainsi qu'elle en vint à me montrer non seulement la lettre de Mr. Vigors, mais à me prier de lui indiquer comment elle pourrait réconcilier et adoucir l'ami et l'allié de son mari. Elle oubliait que mes sentiments n'étaient point les siens et que rien ne m'incitait à témoigner envers cet allié de la même complaisance. J'étouffai cependant mon ressentiment, justifié à mes yeux, non tant à cause des insinuations blessantes de cette lettre, que par l'arrogance avec laquelle ce médiateur prévenu imposait à une mère la nécessité qu'un gardien veillât sur l'enfant confié à ses soins ; et m'abstenant de toute discussion, j'esquissai une réponse à la fois digne et déférente,

me contentant de renouveler l'assurance que Mrs. Ashleigh serait toujours heureuse de prendre en considération les conseils et les suggestions que le salut de sa fille pourraient inspirer au meilleur ami de son époux.

Toutes nos relations en restèrent là, le mois durant qui suivit ma rentrée en faveur. Une après-midi, comme j'allais franchir le seuil de l'Abbaye, je me butai, inopinément, contre Mr. Vigors qui en sortait. L'expression de son visage, plus sinistre que d'ordinaire, son air renfrogné, plus menaçant, éclairé par le ricanement d'un indéniable triomphe m'avertirent aussitôt qu'il venait de réussir quelque machination contre moi. Je me hâtai, envahi d'un pénible pressentiment.

Dès mes premiers pas, j'aperçus Mrs. Ashleigh assise à l'ombre du grand cèdre qui s'élevait au centre de la pelouse ensoleillée. Elle leva la tête en m'entendant. Son visage exprimait une émotion contrariée :

— J'espère, lui dis-je aussitôt, avec un sourire forcé, que Mr. Vigors ne vous aura pas prédit que je tuerai ma malade, ou prévenu qu'il la trouvait plus mal que sous le traitement du docteur Jones ?

— Oh ! non, répondit-elle, visiblement embarrassée. Il l'a trouvée beaucoup mieux, au contraire, et l'a confessé de bon cœur. Il s'est dit heureux de la savoir plus gaie, du plaisir qu'elle prenait à faire du cheval ou à danser, — ce qui est bien bon de sa part, car il désapprouve, par principe, ce genre de distraction.

— Qu'a-t-il donc pu vous dire qui vous ennuie, m'écriai-je ! Car vous ne sauriez me cacher votre contrariété. Et, lui-même, croyez-vous que son air de victoire m'ait échappé ? C'est à la confiance dont vous m'avez toujours honoré que je le soupçonne d'avoir cherché atteinte ?

— Vous vous trompez sûrement. Et ni à moi, ni à Liliane, il n'a parlé de vous. Je ne l'ai jamais vu si cordial : c'était tout à fait comme dans le temps. Au fond, voyez-vous, c'est un brave homme. Et il aimait tant mon pauvre Gilbert !

— Mr. Ashleigh avait-il donc si haute opinion de Mr. Vigors ?

— A vous dire vrai, je n'en sais trop rien, car jamais je ne l'entendis me parler de lui. Mais mon cher Gilbert était d'un naturel très fermé. Et comme il détestait également tout ce qui le dérangeait de ses occupations favorites,il se trouva très heureux de ce que Mr. Vigors voulut s'occuper de ses biens, de ses gérances, de son intendant et de cet interminable procès que lui avait laissé son père. Ce fameux procès d'ailleurs, avait tué celui-ci. Je ne sais vraiment ce que nous serions devenues sans Mr. Vigors : me voilà bien heureuse qu'il m'ait pardonnée !

— Hem ! Et miss Ashleigh... est-elle chez elle ?

— Non ; quelque part dans les jardins. Mais, mon cher Docteur Fenwick, ne m'abandonnez pas encore ! Vous êtes si bon, que j'en suis arrivé à vous considérer, en quelque sorte, comme un vieil

ami. Savez-vous ce qui m'arrive, qui me met hors de moi, — tout à fait hors de moi ?

Elle acheva sa phrase, les yeux clos, en baissant le ton, comme si elle eût craint que Mr. Vigors l'entendît ou que ce « hors de moi » eût pu la rendre aveugle.

— Les sentiments d'amitié que vous exprimez, interrompis-je avec empressement, sont réciproques. Il s'y ajoute, de mon côté, une reconnaissance particulière. Depuis que le docteur Faber avait quitté cette ville, j'étais un homme solitaire, sans foyer, sans amis. En m'admettant si familièrement dans votre intimité, vous m'avez donné tout ce dont j'avais été privé depuis mon adolescence, un rayon du bonheur qui ensoleille la vie domestique, le charme du cœur, la joie des yeux, le repos de l'esprit, toutes choses inconnues à ceux dont le foyer morose ne s'illumine pas de la présence d'une femme. Ma solitude amère, votre confiance l'a abrégée ; vous m'avez tenu lieu de parents et d'amis : comment mes sentiments ne vous en garderaient-ils point une reconnaissance ?

Mrs. Ashleigh parut très touchée de ces paroles que l'émotion du moment avait obligé mon cœur à prononcer. Elle y répondit sans affectation, avec une chaleur naturelle et une bonté vraie, se leva, me prit le bras, et continua amicalement à me parler, tout en me promenant paresseusement à travers les allées du parc.

— Saviez-vous, me dit-elle enfin, domptant sa timidité, saviez-vous que mon pauvre mari avait

une sœur, Lady Haughton, veuve maintenant ?

— Mrs. Poyntz m'a sans doute parlé de cette sœur, dont vous ne m'avez jamais rien dit vous-même. Eh bien ?

— Eh bien, voilà ce qui justement me met hors de moi : Mr. Vigors m'a remis une lettre de Lady Haughton, de cette pauvre Lady Haughton dont j'avais, et j'ai honte de l'avouer, oublié l'existence même. C'est une bonne personne, sans doute, mais bien plus âgée que ne l'était mon mari, et d'un caractère totalement différent. Je ne la vis qu'une fois après notre mariage. Elle m'avait blessée, en ridiculisant Gilbert et en l'appelant « mangeur de lèvres ». Elle l'avait offensé, lui, en me traitant du haut de sa grandeur, comme une pauvre personne dépourvue d'esprit et de goût, ce qui était pourtant bien vrai. Et sauf quelques mots de froides et insensibles condoléances lors de mon malheur, je n'en avais plus, depuis, entendu parler. Mais que voulez-vous ? C'est la sœur aînée de mon pauvre Gilbert et la tante de ma Liliane ; et comme dit Mr. Vigors : « Le devoir, c'est le devoir ! »

Elle eût dit : « le devoir c'est la torture » que son air n'eût pas été plus triste, ni sa résignation plus désolée.

— Et que désire de vous cette Lady avec laquelle Mr. Vigors vous fait un devoir de vous accommoder.

— « Dear me ! » Quelle pénétration ! Vous avez deviné la vérité ! Mais je n'ai pas le choix, et vous serez certainement d'accord, là-dessus, avec Mr. Vigors.

— Ma pénétration ne va pas bien loin : de quel choix parlez-vous ? Soyez plus explicite, je vous en prie.

— Cette pauvre Lady Haughton a perdu son fils, Sir James, il y a environ six mois : un gentleman très distingué, dont toutes les mères eussent raffolé, m'assura Mr. Vigors. J'avais entendu dire qu'il était brutal. Mr. Vigors me dit toutefois qu'il était prêt à s'amender et à épouser une jeune lady que sa mère lui avait choisie, lorsqu'il se cassa le cou en courant un steeple-chase, un jour qu'il avait malheureusement trop bu. Lady Haughton en eut tout de même bien du chagrin. Et depuis, elle vit retirée à Brighton, d'où elle m'écrit. Et Mr. Vigors, qui m'a apporté sa lettre, retourne chez elle, aujourd'hui même.

— Tiens ! Il retourne chez Lady Haughton ? Et, il a été la voir ? Serait-il donc aussi intime avec la sœur qu'avec le frère ?

— Non, mais leur correspondance a été longue et suivie. Lady Haughton avait un douaire sur la propriété de Kirby, et la somme qui lui était due ne lui fut pas entièrement payée pendant la vie de Gilbert. D'autre part, sir James avait de petits droits sur la propriété dont Mr. Ashleigh Sumner était l'héritier légitime. Mr. Vigors, voulant arrondir les biens de son pupille, négocia, pendant sa minorité, l'achat des propriétés qui s'y trouvaient enclavées. Le consentement de Lady Haughton, aussi bien que celui de son fils, était donc nécessaire. Mais à la mort de ce dernier, Ashleigh Sum-

ner étant venu habiter Haughton, les choses se compliquèrent encore et obligèrent justement Mr. Vigors à se déplacer. Il alla à Brighton, vit Lady Haughton. Cette pauvre Lady Haughton s'est inquiétée de Liliane et de moi. Elle demande que nous allions la voir. Je n'aime pas du tout cela. Mais j'ai pensé à Liliane ; je me suis souvenue que vous assuriez l'autre jour que l'air de la mer lui éviterait les fatigues des chaleurs d'été et lui ferait du bien : ne la croyez-vous pas assez forte pour supporter ce déplacement ? Qu'en pensez-vous ?

— Ce ne sont point ses forces qui motiveraient une hésitation. Mais Brighton n'est pas une ville d'été recommandable : elle manque d'ombrage ; il y fait bien plus chaud qu'ici.

— Oui, mais malheureusement Lady Haughton a prévu l'objection. Sa villa est située sur le bord de la mer, à quelques milles de Brighton, sur une terre bien boisée, non loin de la forêt de Saint-Léonard où l'air est frais et sain de toute éternité, nous dit-elle. Si bien que j'ai fini par lui écrire qu'elle nous attende. Et il faudra bien que nous y allions, à moins que vous ne nous le défendiez positivement ?

— Quand comptez-vous partir ?

— Lundi prochain. Mr. Vigors tenait à ce que je fixe le jour. Si vous saviez combien je déteste me déplacer une fois que je suis établie, et combien m'épouvante cette Lady Haughton, si fine, si railleuse ! Mr. Vigors m'assure qu'elle a bien changé, la pauvre chose ! J'aurais voulu vous montrer sa

lettre ; mais je l'ai envoyée à Marguerite — Mrs. Poyntz — une minute ou deux avant votre arrivée. Marguerite connaît un peu Lady Haughton, comme elle connaît un peu tout le monde. Et nous devrons prendre le deuil de ce pauvre sir James, je suppose ; heureusement que Marguerite pourra le choisir, car je suis sûre de ne pouvoir estimer jusqu'à quel point nous devons supposer être en deuil. Ne devrions-nous pas être déjà en deuil ? Pauvre neveu de Gilbert !... Mais je suis si stupide... et je ne l'ai jamais vu. Et... mais oh ! quelle bonne fortune ! Marguerite, Marguerite, elle-même,... ma chère Marguerite !

Nos allées et venues à travers le parc nous avaient amenés derrière la maison lorsque Mrs. Poyntz surgit devant nous :

— C'est ainsi, Anne, dit-elle aussitôt, avec sa brusquerie ordinaire, c'est ainsi que vous acceptez cette invitation, — et pour lundi prochain !

— Oui, répondit Mrs. Ashleigh, peu rassurée. Ai-je eu tort, vraiment ?...

— Et qu'en pense le docteur Fenwick ? Liliane est-elle à même de supporter ce voyage ?

Je ne pouvais, en toute honnêteté, avancer le contraire. Aussi, est-ce avec un cœur bien lourd, que je répondis :

— L'état de miss Ashleigh ne nécessite certes plus des soins spéciaux ou une surveillance assidue. Mais n'oublions pas que sa cure a surtout été une cure morale, tendant à lui éviter toute dépression d'esprit. L'agréable compagnie de votre fille et

des autres jeunes ladies de son âge peut lui manquer. Une très mélancolique demeure, attristée par un deuil récent, privée d'hôtes ; une hôtesse qui lui est étrangère et dont Mrs. Ashleigh elle-même semble redouter l'humeur, tout cela ne constitue certes pas un complément de cure recommandable. Quand je parlais d'un changement d'air, c'est surtout à nos côtes du Nord que je songeais, et à une époque de l'année plus avancée, qui m'eût permis de m'absenter quelques semaines d'ici pour continuer là-bas ma surveillance. Ce voyage eût été plus court et moins fatigant ; l'air des plages septentrionales est d'ailleurs plus vivifiant.

— Vous avez sans doute raison, me dit Mrs. Poyntz, mais vos objections sont bien stupides La maison de Lady Haughton sera loin d'être mélancolique : les hôtes n'y manqueront pas, et Liliane y retrouvera une compagnie bien jeune et bien gaie, — jeunes ladies et jeunes gentlemen.

Mrs. Poyntz conclut par une œillade de mauvais augure, bien propre à accroître mes appréhensions d'amoureux ; elle y noya, comme à l'ordinaire, de la compassion et de l'ironie. Lady Haughton était une mondaine dont la beauté ne manquait point encore d'admirateurs ; et Liliane rallierait à elle toute cette cour de désœuvrés et d'élégants, une cour comme elle n'en connaissait encore pas. Je fermais les yeux, réprimant difficilement un soupir.

— Ma chère Anne, reprit Mrs. Poyntz, laissez-moi me convaincre que le docteur Fenwick consent

réellement à ce voyage. Il m'avouera ce qu'il ne peut, peut-être, vous confier. Pardonnez-moi de l'accaparer quelques minutes. Je vous retrouverai sous ce cèdre.

Elle mit son bras sous le mien, et, sans attendre de réponse, me conduisit à travers une allée plus ombragée qui entourait la pelouse. Quand elle fut sûre que Mrs. Ashleigh ne pouvait plus nous entendre, elle me dit :

— Eh bien ! Maintenant que vous la connaissez davantage, désirez-vous toujours l'épouser ?

— Toujours ! oui ; et avec une ardeur proportionnée à la peur horrible de savoir qu'elle peut disparaître à présent et à jamais, de mes yeux... de ma vie !

— Et votre raison confirme le choix de votre cœur ? Ne vous hâtez pas de répondre : réfléchissez.

— Une raison aussi égoïste que celle qui me conduisait avant que je ne la connusse ne le confirmerait pas, mais s'y opposerait. La raison plus noble à laquelle elle m'a élevé approuve et seconde mon cœur. Pourquoi ce rire sarcastique ? Ce n'est pas la voix d'une passion aveugle et égoïste. Je m'explique, et je vous concède que le caractère de Liliane ne soit pas encore complètement formé. Quelque chose d'étrange et de mystérieux se mêle souvent à la fraîcheur et à l'innocence juvénile de sa nature, dont j'ignore encore la cause. Mais je suis sûr de son intelligence comme de son cœur, sûr que son cœur et son intelligence peuvent, sous des auspices favorables, atteindre à cette harmonie

intime qui est la plus heureuse des perfections de la femme. Et ma raison sanctionne le choix de mon amour, parce que je sens qu'une nature ainsi constituée nécessite des soins et un dévouement assidus, et que nous trouverons tous deux notre bonheur dans cette nécessité qui nous rapprochera et nous unira.

— Ne vous êtes-vous jamais entièrement confié à Liliane ?

— Non, jamais, en vérité.

— Et vous croyez encore que votre affection ne s'égare pas ? qu'elle y répondrait ?...

— Je le croyais... j'en doute... doute mais espère. Mais pourquoi cette succession de questions ? Pressentez-vous que cet éloignement puisse me la faire perdre pour toujours ?

— Si vous le craignez, pourquoi ne le lui dites-vous pas ? Sa réponse, peut être , dissiperait vos craintes.

— Le lui dire !... et il y a à peine un mois qu'elle me connaît ! Ne serait-ce prématuré ?...

— L'amour n'a pas de calendrier. Pour beaucoup de femmes, il naît au moment même où elles apprennent qu'elles sont aimées. La sagesse nous dit que l'heure, une fois sonnée, est irrévocable. Si j'étais à votre place, je sentirais que je suis en possession d'une de ces heures décisives, et je ne la laisserais pas tomber dans le passé vainement. Mais j'en ai dit suffisamment ; il faut que je retourne auprès de Mrs. Ashleigh.

— De grâce !... Ha ! dites-moi ce que contenait

la lettre de Lady Haughton, que vous me suggériez un conseil assez audacieux pour que j'hésite à le suivre ?

— Pas maintenant... plus tard, peut-être... pas maintenant. Désirez-vous voir Liliane seule ? Elle doit être encore auprès du Puits-du-Moine, où je la vis assise, quand j'arrivais ici.

— Il est cependant une question à laquelle il faut que vous répondiez : une question d'honneur qui veut une réponse franche.

— Et laquelle ?

— Pensez-vous encore que Mrs. Ashleigh ne désapprouve pas un projet d'union entre Liliane et moi ?

— Ma réponse sera nette : aujourd'hui, non ; demain, je n'en sais rien.

Elle me quitta.

Je la vis s'en aller, de son pas rapide et mesuré, à travers l'allée ombreuse, par la pelouse ensoleillée. Les derniers reflets de sa robe gris pâle s'évanouirent bientôt derrière les rameaux du grand cèdre qui la cacha à ma vue. Alors un élan soudain brisa l'irrésolution tumultueuse dans laquelle je me débattais, tentant vainement de raisonner ma passion, d'analyser mes sentiments, de concentrer ma volonté ou de résoudre mes doutes. Longeant la lisière de ce cercle hanté, je traversai la haute terrasse qui dominait les maisons de la ville voisine. Un instant le monde des hommes envahit l'horizon, apparut là, comme un spectre, une réalité trompeuse qu'oubliaient mes rêves emportés et la vie. de ce jardin étrange. Mais les lierres envahi-

rent peu à peu le parapet, entassant sur cette vision vite évanouie toute la floraison épaisse de l'été luxuriant.

Plus loin, la clairière enchantée se dépouillait de ses verdures, essaimant sur sa lisière les bouquets odorants où se mêlaient les lilas, les roses et les chèvrefeuilles. Ici, l'esprit émerveillé s'arrêtait pour saluer respectueusement l'antique souvenir d'un âge gothique disparu. Mais une autre image, aujourd'hui, hypnotisait mes yeux.

Je la vis, accoudée contre ces ruines, reflet d'un passé à jamais enseveli, élevées par l'homme comme une barrière à la passion, incarnant en elle toute la fraîcheur et toute la jeunesse de la Terre. Et ses paupières closes enfermait le secret de la seule science que je demandais à la Nature sans limites.

Ha ! quelle ironie dans ton verbe fulgurant, Liberté, hautain cri de guerre que se jettent les mondes ! Le diadème et le sceptre, symboles de l'Orient serviles, te reconnaissent plus de pouvoir que le misérable cœur soumis au joug d'une créature d'argile. Quel orgueil si hautain qui ne se soit incliné sous la main qui pouvait l'exalter ou l'humilier ? Quelle âme si intrépide qui n'ait tremblé aux écoutes d'une voix dont les sons lui ouvrait ou lui fermait tour à tour les portes de l'enthousiasme et du désespoir ? Seule est libre la vie qui se suffit à elle-même, cette vie que nous perdons à jamais quand nous abandonnons à l'amour la possession de notre être.

(A suivre.) E. BULWER-LYTTON.

(Trad. de J. THUILE.)

ÉCHOS ET NOUVELLES

CARNET MENSUEL

Les Prédictions et l'Astrologie

« L'avenir, obéissant aux mêmes lois que le passé, peut, comme lui, être révélé. » Tel est le sens d'une lettre peu connue de Maupertui, l'une des victimes de Voltaire. C'est à la lumière de l'intuition (laissant à part les révélations divines) et de l'astrologie, qu'un coin du voile du passé, est, parfois, soulevé. Les grands événements qui ponctuent l'histoire de l'humanité ont été prédits par les voyants. Abbumazar au XIe siècle, le cardinal d'Ailly, le chanoine Roussat, Nostradamus, au XVIe siècle, ont clairement indiqué la date de la Révolution francaise.

«Venons à parler, écrit le chanoine Roussat, dans son Livre de l'Estat et mutation des temps (1) de la grande et merveilleuse conjonction que messieurs les astrologues disent être à venir environ les ans de Notre-Seigneur mil cent sept octante neuf... Si le monde jusqu'à ce tel temps dure, qui est à Dieu seul connu, de très grandes, merveilleuses et épouvantables mutations et altérations seront en cet universel monde ; mêmement quant aux sectes et lois. »

Au sujet de la guerre des nations (1914-1919), dont nous subissons encore si lamentablement les terribles conséquences, occultistes et astrologues ont depuis longtemps fait remarquer que l'équinoxe de printemps allait entrer dans le Verseau, ainsi que la planète Uranus, et que ce retour était le signal d'une des crises mondiales les plus graves de notre planète. Chose curieuse ! Les quatre constellations qui vont marquer l'orientement des équinoxes et des solstices sont précisément celles que saint Jean, le grand prophète de Pathmos apercevait dans les cieux où se dressaient aux angles les quatre vieillards de l'Apocalypse. Elles correspondent au Lion, au Taureau, au Scorpion (ou Aigle). Ces quatre figures symboliques, nous les retrouvons dans le livre mystérieux et profond que l'anti-

(1) Le livre porte la date de 1550, Lyon. L'édition que j'ai eu sous les yeux (Biblioth mun de Bordeaux) porte des notes tracées par un lecteur de la fin du XVIe siècle.

quité (égyptienne ou indienne — les érudits discutent toujours sur ce point) nous a légué. Dans le Tarot — ainsi se nomme ce recueil d'arcanes — le Verseau, le Lion, le Taureau, le Scorpion, sont représentés aux quatre angles de la 21e lame, que résume toute la doctrine ésotérique relative à l'avenir.

En 1912 et 1913, un homme de lettres, qui s'est fort occupé d'astrologie sous la forme scientifique que lui ont donné Paul Flambart, Caslant, Fomalhaut, révélait, dans le véritable Almanach du Merveilleux, qu'au mois d'août 1914, l'Allemagne déclarerait la guerre à la France, que cette guerre serait longue et se terminerait par la défaite de Guillaume II. Il faisait allusion aussi à la mort de Jaurès dans ce même mois d'août.

Le thème de nativité des grands chefs de nations, de celui de Guillaume II surtout, s'orientait sur cet axe du Lion-Verseau où devait se jouer le sort du monde. Le cône d'ombre de l'éclipse de soleil de 1914 passait sur cette frontière tragique correspondant au Lion-Verseau, — méridien fatidique où la planète Uranus, tous les 84, ou 42 ans, révèle des bouleversements sociaux (1914, 1830, 1789, 1705-1709, 1537 (Réforme, début) 1410 (naissance de Jeanne d'Arc).— A cette date de 1410, comme en 1914, la patrie agonisait, allait sombrer sans un secours divin). — Aujourd'hui, la crise sociale, annoncée par l'importance de Neptune, d'Uranus, de Saturne (cette dernière en conjonction rare avec Jupiter — elle ne se renouvelle que tous les 240 ans) est plus grave que jamais.

L'avenir est au socialisme. Saura-t-il éviter les excès et l'anarchie ? L'éclipse annulaire du 12 avril 1921 est particulièrement menaçante. C'est avec raison que Barlet, l'un des plus remarquables occultistes de notre temps, rappelait dans cette Revue (janvier 1921) que cette éclipse se produit au même point qui permit au célèbre astrologue anglais Zadkiel, de prédire la grande insurrection de l'Inde. La vieille Europe et ses jeunes colonies sont en périls.

Mais le salut viendra. Comment ? Je ne sais... L'important est d'y croire. Sylv. TRÉBUCQ.

Le Congrès des Recherches Psychiques de Copenhague

Du 28 juillet au 2 septembre s'est tenu à Copenhague le Congrès international des Recherches Psychiques

qui a étudié le côté expérimental et scientifique des faits psychiques. Les communications ont eu lieu en français, en allemand et en anglais : deux jours étant réservés à chaque langue. De nombreuses études ont été présentées, notamment :

1° Du Dr Schranck Notzing, sur un cas de maison hantée, vérifié par enquête policière ;

2° De Mme Bisson, sur ses matérialisations avec Eva C. ;

3° Du Dr Geley, sur les matérialisations de Franck Kluski ;

4° Du Dr H. Jaworski sur le « géon ». Le géon, c'est la terre considérée comme un être vivant, c'est-à-dire comme un organisme dont toutes les parties sont solidaires : les êtres, animaux, plantes, minéraux, hommes, sont comme les cellules de ce grand organisme, et par cette conception s'explique la réelle solidarité des êtres, le « karma » si l'on veut, et aussi la télépathie, qui, survenant entre individus éloignés, ressemble au réflexe qui associe deux cellules lointaines.

Le chevalier Clément-de-Saint-Marcq explique ce qu'il entend par l'immortalité de l'âme : ainsi notre moi est indépendant du temps et de l'espace ; notre esprit n'est qu'une apparence fugitive dont rien ne nous permet d'affirmer *a priori* la survivance, et rien ne prouve que dans l'Univers subsistent des personnalités distinctes.

Très remarquées furent aussi les communications du Prof. Grünwald de Berlin sur la pesée des médiums pendant les séances spirites, et de M. Serge Youriéwitch, vice-président de l'Institut psychologique de Paris, sur des faits de matérialisations, de hantise, obtenus spontanément chez lui en janvier dernier, avec sa constatation qu'après les phénomènes, les objets électrisés se trouvaient déchargés.

On entendit M. Schiender, de Riga, qui parla de phénomènes occultes ; M. Viktor Nukuska, de Prague ; M. Schaerer, de Bruxelles, qui parla de l'énergie psychique ; M. Kort Korsen, de Copenhague, qui parla de la conscience et de l'inconscience ; M. Zeehandelaar, d'Amsterdam, qui parla de la télépathie ; M. Hareldur-Nelsen, de Reykjavik, qui parla des expériences qu'il a faites avec un médium à effets physiques.

M. Sebo, de Christiania, parla de la conscience ordinaire et de la subconscience ; M. Magnin, de Paris, des procédés psychiques en médecine psychiâtrique ;

M. Mélusson, de Lyon, des faits de clairvoyance ; M. Sydney Alrutz, d'Upsal, expliqua les effets de la radiation nerveuse sur le corps humain ; M. Hohlenberg, de Copenhague, exposa des expériences faites sur l'extériorisation de la conscience, etc., etc.

En résumé, le Congrès se prononça pour les conclusions suivantes :

1° La réalité des faits spirites est indéniable ;

2° Rien ne peut prouver l'hypothèse spirite d'après laquelle ces faits seraient dus à des personnalités humaines désincarnées.

Ces conclusions furent combattues par une minorité de spirites et il s'ensuivit une certaine division parmi les congressistes.

Le prochain Congrès doit avoir lieu à Paris dans deux ans.

Un Aveu intéressant

On lit dans l'*Intransigeant* du 17 septembre les lignes suivantes que nous publions sans commentaires :

« C'est un fait incontestable que, depuis la guerre, on s'intéresse beaucoup plus qu'autrefois aux choses de l'au-delà et que les doctrines spirites, par exemple, ont fait de très nombreux adeptes.

« Nous étions particulièrement frappés de cet intérêt que porte le public à tous ces problèmes et ces mystères en passant devant la devanture d'un des grands libraires des boulevards. Sur cent volumes de son étalage, soixante au moins sont consacrés à ces questions psychiques, aux conversations avec les morts, aux apparitions de fantômes...

« C'est un signe étrange de l'évolution que le grand conflit mondial a créé dans bien des âmes inquiètes. »

On annonce, pour janvier 1922, l'apparition d'une nouvelle revue, de langue italienne, *Annali di Teosofia*, qui sera dirigée par le Prof. G. Ravasini de Trieste, et qui aura pour but de suivre et d'analyser le mouvement théosophique sur toute la terre. Cette revue pourra ainsi devenir le lien central de tout le mouvement.

Abonnement annuel : 20 lires. — S'adresser au Prof. G. Ravasini, Trieste, Via Ugo Foscalo, 2, I piano.

L'Union Internationale des Spiritualistes Communistes, (Ligue de la Révolution Spiritualiste) donnera

son Assemblée Générale publique le samedi 15 octobre 1921 à 20 h. 30, Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain. Conférences de Mme Henriette Wolff sur « Matérialisme et spiritualisme » et du Dr H. Jaworski sur « Le Géon ».

COURS ET CONFÉRENCES

— *Universalité Psychologique pour la Vie meilleure.* Conférences, Expériences psychiques, 2e et 4e dimanches, 28, rue Serpente, salle D, à 2 heures. Métro : Saint-Michel. Directeur : PAULNORD, 47 *bis*-49, rue Lourmel-XVe, 3 heures à 5 heures, sauf jeudi.

— *Ordre Martiniste.* Pour tous renseignements, s'adresser au secrétariat des *Annales Initiatiques*, 8, rue Bugeaud, à Lyon (Rhône).

— *Amitiés Spirituelles* : S'adresser au secrétariat général, 31, rue de Seine, Paris-VIe.

— *Ordre Martimiste et Synarchique :* Le programme des cours est ainsi fixé pour les mois d'octobre et de novembre 1921 :

15 *octobre.* — 1° Cours de Synarchisme : L'Hypothèse suprême, par Victor Blanchard ; 2° Le Martinézisme, par Victor Yésir.

5 *novembre.* — 1° Cours de Synarchisme : Principales conceptions humaines de la Trinité divine, par Victor Blanchard ; 2° Les phénomènes spirites, par Alfred Gignoux.

19 *novembre.* — 1° Cours de Synarchisme : Le Verbe éternel, par Victor Blanchard ; 2° Le Martinézisme (suite), par Victor Yésir.

Ces cours seront donnés au Temple Martiniste, 94, avenue de Suffren, Paris-XVe, de 20 h. 30 à 23 heures. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Victor Blanchard, 60, avenue de Breteuil, Paris-VIIe,

— Le dimanche 16 octobre, à 16 heures, au siège de la *Société Théosophique*, 4, square Rapp, Conférence du Dr ALLENDY sur : *La Puissance de Tamas.*

BIBLIOGRAPHIE

UN ART MAGIQUE DU SON MUSICAL

M. Fidel Amy-Sage a publié ,l'an passé, dans *Le Voile d'Isis,* une étude sur la MUSURGIE, cet art nouveau du son musical. Cette étude fut l'objet d'un tirage à part, sous ce titre : LA MUSIQUE DE L'ESPRIT.— *Démonstration des huit modes parfaits et de l'Harmonie prototype de la Musurgie* (1).

Cette divulgation des bases d'un art ésotérique du son musical, a été très appréciée, et elle a tout de suite suscité de nombreuses demandes de *compositions musurgiques.* Pour donner satisfaction à ses lecteurs, l'auteur vient de publier un premier recueil de six jolies mélodies, avec un accompagnement pour piano, d'une très originale simplicité, sous ce titre :

PREMIERS CHANTS MAGIQUES
DANS LE MODE MYSTE.

AVEC UNE ÉTUDE SUR L'ÉSOTÉRISME DE LA MUSURGIE, MONTRANT LA DIFFÉRENCE QUI EXISTE ENTRE CET ART ET LA MUSIQUE (2).

Ces six chants portent les titres suivants :

1° *La Magie du Barde* ; 2° *L'Incantation du Barde ;* 3° *La Harpe du Barde* ; 4° *Le Songe du Barde*; 5° *La Promenade du Barde* ; 6° *La Puissance du Barde.*

Ces mélodies, d'un charme très prenant, sont peu étendues et très faciles à chanter ; elles réservent de grands succès aux artistes et amateurs d'exquises sonorités. Les paroles, très convenables, expriment en un style poétique très délicat les secrets d'une *Magie Bénéfique du Son Musical.*

Plusieurs de nos lecteurs parisiens, qui ont assisté à des séances de Musurgie, disent que le nouvel art provoque des impressions psychiques profondes ; sous l'effet de sonorités inattendues et d'une douceur pénétrante, il se produit naturellement un état *de concentration animique,* qui amène, chez tous ceux qui aiment la Musique, une sensation particulière de DYNAMISME SONIQUE, d'un *Charme enveloppant.*

Comme il s'agit d'un *Art magique* tout à fait nouveau,

(1) Brochure in-16 de 36 pages. — Prix : 2 fr. Port en sus.
(2) Fascicule in-4 jésus. -- Prix : 10 fr. Port en sus.

nous avons prié l'auteur d'expliquer lui-même à nos lecteurs les caractères essentiels de sa nouvelle publication. N. D. L. D.

I

A mon avis, la Musique et la Musurgie sont deux arts du SON très distincts, et diversement expressifs, de la *Vie Sentimentale*. La Musique, avec son immense matériel sonore, exprime toutes les complexités du Cœur humain ; elle est notamment apte, grâce à ses nombreux accords dissonants, à rendre avec précision le sens de tous les grands mouvements passionnels de l'Ame. La Musique est donc nécessaire comme moyen d'expression de toutes les nuances, même les plus subtiles, de la Passion ; car il faut des *sonorités contrastantes*, pour nuancer musicalement des états d'âmes complexes, changeants, et même antagonistes ; par cela même, la Musique est l'art des POLYPHONIES savantes, délicates, subtiles.

La Musurgie est, elle aussi, une langue sonore véritable, mais dont le but est tout autre que celui de la Musique, parce que le nouvel art est expressif d'états d'âme simples et de sentiments bien ordonnés ; c'est un idiome sonore purement *intuitif*, qui tend à l'obtention d'effets psychiques très intimes.

Tandis que la Parole expose *des pensées* qui s'adressent à la Compréhension de l'Intellect, la Musurgie exprime des *sentiments* qui touchent directement le Centre de Perception animique, et c'est là le secret des impressions simples, mais profondes, que cet art peut produire.

Faites cette expérience : chantez *une à une*, lentement, les notes d'une mélodie, au-dessus des cordes d'un piano ; vous entendrez résonner chacune des notes *correspondantes* de cet instrument. Eh bien ! l'âme humaine est secrètement organisée à l'instar d'un piano ; mais les cordes de la Harpe Psychique sont des sentiments (ne dit-on pas : « faire *vibrer la corde sensible* ? ») Oui, il existe une *correspondance* véritablement *magique* entre les notes d'un mode musurgique, et les cordes intimes du Cœur humain.

La Musurgie reconnaît huit modes parfaitement constitués, et chacun d'eux correspond particulièrement à une catégorie de sentiments.

De plus, afin d'INTENSIFIER AU MAXIMUM un effet

psychique propre au mode utilisé, et aussi afin d'obéir à la Loi Supérieure de l'ORDRE MODAL, cet Art n'utilise que les consonances pures, et notamment celles qui possèdent la même *signification impressive* que le mode ; ainsi, le caractère modal d'une mélodie se trouve accentué au plus haut degré possible.

Il résulte de cela que la Musurgie est un art du son, entièrement basé sur une conception irréductible de MODALITÉ, c'est un langage essentiellement HOMOPHONIQUE ; tandis que la Musique repose tout entière sur la notion si large de TONALITÉ, et par cela même, c'est un art qui est véritablement POLYPHONIQUE, surtout lorsqu'il est réalisé dans toute son ampleur.

Le Musurgiste vise uniquement à produire un effet psychique de CONCENTRATION, d'une *seule impression modale* nettement déterminée, dans le but de faire vibrer sympathiquement les cordes sentimentales du Cœur, qui correspondent au mode utilisé ; il tend à provoquer une DYNAMISATION TRÈS DOUCE de l'Ame ; une exaltation animique tout intime, par suite de l'apaisement externe des sens.

On voit que la Musique et la Musurgie sont deux arts très distincts, mais non pas antagonistes, car chacun d'eux possède sa particulière raison d'être : dans une cathédrale, de superbes peintures murales peuvent coexister avec de splendides vitraux ; le monument en est plus riche et plus admiré ; ainsi, ces deux arts sont bien plus solidaires que concurrents.

II

Dans sa forme générale, le mode MYSTE, qui est fondamental en Musurgie, coïncide avec une antique gamme, qui fut très appréciée par les Epoptes grecs ; on l'appelle « MODE DORIEN ». Dans le Plain-Chant, la même gamme est dénommée « MODE PHRYGIEN » ; ainsi, un même mode est différemment nommé, selon le système musical envisagé, et aussi selon les auteurs qui ont étudié les musiques du passé.

D'autre part, en Musurgie, la gamme en question est spécialement conçue comme procédant de l'AIGU AU GRAVE, et ainsi, elle doit être considérée comme étant essentiellement de *sens descendant.*

Mi, ré, do, si, la, sol, fa, mi.

Ceci est une nécessité irréductible, due à la signification purement psychique du mode MYSTE ; il en

résulte qu'il doit être accompagné avec des accords parfaits *mystes*, qui sont conçus dans le *sens descendant*, à l'instar du mode.

Dans le Plain-Chant et dans le chant grégorien, on accompagne la gamme ci-dessus avec des accords parfaits mineurs et majeurs ; or, l'impression psychique est tout autre ; le mode MYSTE procède donc d'une conception tout à fait différente, comme on peut s'en rendre compte en exécutant les « PREMIERS CHANTS MAGIQUES DANS LE MODE MYSTE ».

On verra que la Musurgie est un art typique, bien distinct aussi de toutes les musiques anciennes, dans sa conception comme dans sa réalisation. Il est certain que des formes modales neuves doivent provoquer des sensations musicales INATTENDUES ; on percevra la *douceur toute psychique* des mélodies dans le mode MYSTE, si on les écoute avec le désir d'en pénétrer *intuitivement* le sens psychique, qui se manifeste selon la *correspondance magique* qui existe entre les modes musurgiques et l'organisation sentimentale de l'Ame humaine.

Il est réel que le SON est une *Energie fluidique* qui agit sur le SENSORIUM, en l'imprégnant de sonorités sympathiques ; on sait assez que cette Force Idéale peut disposer l'Esprit à la joie autant qu'à la tristesse, à la Douceur aussi bien qu'à l'Enthousiasme, et DYNAMISER l'être humain tout entier. C'est une Puissance très pénétrante, qui parle directement au Cœur pour lui porter l'imprégnation vivante des sentiments les plus profonds. Ainsi, convenablement employé, le SON exerce une influence secrète qui peut être très durable, et la Musurgie peut prendre place parmi les arts magiques les plus puissants ; car RIEN N'EST PLUS FORT QUE LA DOUCEUR.

Mais cette Magie est l'une des plus licites qui soit, car elle repose entièrement sur la gamme secrète des bons sentiments, et elle s'exerce selon l'Ordre parfait offert par la Hiérarchie du Monde sonore ; ainsi c'est une Magie bienfaisante, basée sur l'Influence rénovatrice des sonorités psychiques, accordées entre elles selon les lois supérieures de la Perfection.

Elle offre un réconfort psychique par l'apaisement des excitations malsaines et des énervements quotidiens ; enfin elle provoque une noble exaltation des sources profondes de la Vie Spirituelle, lesquelles résident au Centre même de la sentimentalité. Or, la Musurgie, par

le moyen de ses formes modales, *toutes impressives*, est en parfaite Concordance vibratoire avec la HARPE PSYCHIQUE qui réside en chacun de nous, COMME IL A DÉJA ÉTÉ EXPÉRIMENTÉ.

FIDEL AMY-SAGE.

EDOUARD SCHURÉ. — *L'Ame Celtique et le génie de la France à travers les Ages*. Deuxième édition. Paris (Perrin), 1920. In-18 jésus, 236 pages. Prix : 7 francs.

La race qui constitue le fond de la population française, les Celtes autochtones, ont subi si longtemps la tyrannie guerrière, religieuse et mercantile de leurs envahisseurs latins, qu'ils ont presque oublié le martyre de leurs ancêtres par la soldatesque de Rome et les persécutions qui ruinèrent leur tradition et leur civilisation. L'âme celtique est toujours vivante : sous forme de « souffles d'en haut » ou de « vagues d'en bas » elle rafraîchit périodiquement le génie de la France, et l'heure de son réveil approche, avec l'agonie du militarisme, du dogmatisme persécuteur et terre à terre, et de l'esprit « capitaliste », ces trois productions du génie latin. M. E. Schuré nous montre ce qu'est l'âme celtique et ses traits essentiels : l'immortalité par l'effort, l'inspiration par l'intuition féminine, l'héroïsme par l'amitié. Il nous montre son influence dans le cours de l'histoire. — Descendant des vieux celtes d'Armor, nous applaudissons personnellement à son livre et à sa thèse, si joliment présentée. Mais M. E. Schuré nous paraît mal informé sur l'*Internationale* à laquelle il consacre un chapitre : où a-t-il vu que le parti communiste fasse prédominer l'influence de la classe manuelle sur la classe intellectuelle ? C'est tout le contraire que nous avons entendu dire (non par les journaux, mais par ceux qui reviennent des pays bolchevistes). D'ailleurs, il est difficile de parler de Russie, mais vraiment, dans notre régime actuel antibolcheviste, M. Schuré trouve-t-il que le pouvoir soit aux mains de l'élite spirituelle ? Nos gouvernants ne sont-ils pas, la plupart, des plébéiens parvenus, des courtauds de boutique enrichis, et s'il y a quelque part un renversement de la hiérarchie naturelle, n'est-ce pas plutôt à Paris qu'à Moscou ?

MAURICE MÆTERLINCK. — *Le grand secret*. Paris (Charpentier), 1921. In-18 jésus, 320 pp. Prix : 6 fr. 75.

En prêtant à l'Occultisme l'appui de son nom et le

charme de son style, M. Mæterlinck fait assurément œuvre utile et facilite la diffusion dans le grand public de recherches qui avaient été, jusqu'à présent, plus ou moins déconsidérées et abandonnées aux spécialistes. Ce livre est une excellente œuvre de vulgarisation. M. Mæterlinck résume ce qu'il a pu apprendre et classer sur l'Occultisme en général ; il étudie l'Inde, l'Egypte, la Perse, la Chaldée, la Grèce, les Gnostiques, la Kabbale, l'Hermétisme et l'occultisme moderne. — Aux spécialistes, le livre peut paraître un peu superficiel et sans grande originalité de fond ; en fait, M. Mæterlinck a découvert l'occultisme sur le tard. Mais ses idées sont claires et pleines de bon sens. Il montre que les religions anciennes ont su mettre à part l'Inconnaissable, et tirer de leur agnosticisme divin une morale admirable et inégalée.

MARIO MEUNIER. — *Pour s'asseoir au foyer de la maison des dieux.* Paris (Alb. Michel), 1921. In-18 jésus, 313 pp. Prix : 6 fr. 75.

C'est la beauté saine et réconfortante de la vie que M. Mario Meunier nous dévoile dans ce livre, sous forme de dialogues antiques, tout inspirés de la pensée grecque et des splendides décors de l'Attique. — M. Mario Meunier, qui est un hellénisant de premier ordre, et à qui nous devons de remarquable études sur Platon, s'est assimilé la quintessence de la sagesse antique à tel point que son œuvre a le parfum des enseignements platoniciens : c'est la même fraîcheur, la même clarté profonde, le même souci permanent de beauté dans la conception et l'expression. Ce livre est toute la philosophie de la vie ; il nous fait comprendre la profonde volupté de vivre.

GATTEFOSSÉ. — *Adam l'Homme Tertiaire.* Lyon (Pierre Argence), 1920. In-16 jésus. 280 pages. Prix : 7 fr. 50.

Cette étude est tout à fait remarquable. M. Gattefossé présente l'hypothèse suivante : il aurait existé, à l'âge tertiaire, une humanité déjà très évoluée, habitant la région du pôle nord (continent hyperboréen). Au début de l'époque quaternaire, une inclinaison plus ou moins brusque de l'axe de rotation de la terre aurait rendu cette région inhabitable et les hommes auraient fui vers le sud, emportant le souvenir d'un paradis perdu et conservant les vestiges de leur origine com-

mune. — C'est la vieille tradition occulte examinée à la lumière de la science et éclairée par le rapprochement d'une foule de faits convergents. L'idée de M. Gattefossé est une des plus intéressantes, et elle s'appuie sur de telles vraisemblances qu'elle ne peut manquer de frapper les intellectuels affranchis de préjugés. Son livre envisage le problème avec beaucoup d'érudition, au point de vue géologique, anthropologique et mythologique.

ELIPHAS LÉVI. — *Les Mystères de la Kabbale.* Paris (Nourry), 1920. In-8 jésus, 261 pp. Prix: 40 francs.

Cette publication est la reproduction d'un manuscrit autographe d'Eliphas Lévi (1861) avec un très grand nombre de figures (douze planches hors texte et 95 figures). Le texte, enrichi de notes du baron Spédaliéri et de Charrot, est un commentaire de la Prophétie d'Ezéchiel et de l'Apocalypse de saint Jean. — Il y a là une interprétation profonde, écrite par un véritable initié, montrant dans ces écritures mystérieuses l'enchaînement fatal des événements humains et l'harmonie occulte des deux Testaments.

CARLO LOOTIENS. — Le *Symbolisme et les Sociétés secrètes.* Ostende (A. Bouchery), 1920. In-8 jésus, 67 pp. Prix : 5 francs.

Ce livre est comme un résumé d'occultisme, envisageant en treize chapitres les questions les plus diverses. Une grande part est réservée à la croix et au quaternaire (races, sphinx, saisons, éléments). Deux chapitres intéressants sont consacrés à la Rose-Croix et à la Franc-Maçonnerie.

Un autre, sur le zodiaque, donne le sens profond du symbolisme duodénaire. — Cette étude est une excellente vue synthétique de la philosophie ésotérique.

OCTAVE BÉLIARD. — *Les Sorciers.* Paris (A. Lemerre), 1921. In-18 jésus. 270 pp. Prix : 7 francs.

L'étude de la Sorcellerie touche, en réalité, à beaucoup de branches de l'occultisme. M. O. Béliard en donne ici un exposé documenté et méthodique depuis les superstitions de la préhistoire jusqu'aux manifestations du charlatanisme moderne. On pourrait peut-être reprocher à M. Béliard d'avoir traité un peu à la légère l'explication d'une quantité de faits qui de-

meurent troublants, mais c'est une bonne étude d'ensemble qu'il nous offre, consciencieuse et attrayante. Il traite successivement du diable, de la magie à transformations, des œuvres magiques, du sabbat et des messes noires, de la possession, des procès de sorcellerie, de l'occultisme contemporain et de la sorcellerie exotique. — Mais assimiler comme il le fait le Comte de Saint-Germain aux sorciers est peut-être une conclusion téméraire..... ?

PAUL-C. JAGOT. — *Traité de Sciences Occultes et de Magie Pratique.* Paris (Drouin), 1921. In-8 carré. 311 pages. Prix : 18 francs.

Sous ce titre qui rappelle les livres célèbres de Papus, l'auteur a fait quelque chose d'assez différent. Il a réuni, en un volume de vulgarisation, s'adressant au gros public, les rudiments essentiels de la magie et des arts divinatoires. Cet ouvrage a, sur les ouvrages populaires du même genre qui l'ont précédé, l'avantage d'être clair, simple, précis et de donner des recettes possibles à exécuter. A ce point de vue, un chapitre sur les Evocations est particulièrement intéressant. Mais, livrer ainsi au public, sous une forme accessible aux plus ignorants, le mécanisme des dédoublements, envoûtements, etc., le moyen de mettre en jeu les élémentals, c'est une imprudence bien grande. — De tels ouvrages peuvent avoir des répercussions aussi néfastes que les romans policiers ou certaines vulgarisations physiologiques et médicales : les lecteurs mal avisés en sont souvent les premiers victimes.

REVUES ET JOURNAUX

— Dans *Anales* de la Plata de juin, Ille, dans ses notes de Nomosophie universelle, examine quelle doit être la forme de l'unité la plus rudimentaire du Cosmos, et conclut au tétraèdre régulier.

— Enregistrons la création d'une nouvelle revue italienne, *Amore*, organe du spiritualisme chrétien, présentée avec un remarquable souci d'art.

— Le *Biéniste*, du 15 août, consacre un article aux

photographies du Dr T. Hansmann, qui, au moyen d'un médium, fait apparaître des matérialisations autour des portraits de personnes vivantes.

— Le *Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Lyon* donne, par la plume de E. Raude, une réfutation aux allégations du R. P. Mainage sur la Religion spirite.

— Dans *le Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy* sont signalés quelques cas d'apparition d'animaux morts.

— La *Connaissance*, de juillet, commence par un article de Jean Cassou rapprochant de la Divine Comédie la doctrine du Soufi Abenarabi.

— *Gnosi*, de juillet-août, contient un très intéressant article de E. Pavia relatif à la création artistique et à la mission de l'artiste qui consiste à objectiver des idées ou des sentiments venant de plans supérieurs.

— *The International Psychic Gazette* d'août donne des détails sur la pétition présentée au Roi d'Angleterre pour protester contre la condamnation récente d'un clairvoyant faisant profession de ses dons : on relève des noms notoires comme Conan Doyle, Oliver Lodge, etc.

— Le *Mercure de France*, du 1er août, contient un article de Georges Matisse sur l'interprétation philosophique du principe de la relativité d'Einstein. Ce principe consiste à remplacer, dans les formules mathématiques, le temps par une quantité purement abstraite, équivalente, ne mesurant aucune grandeur physique connue, mais permettant en quelque sorte de tourner l'axe du temps auteur du phénomène considéré, au moyen de substitutions de termes et d'embrasser d'un seul coup d'œil son évolution.

— Le successeur du regretté Jacques Brieu se plaît à rire sans distinction de tous les cœurs simples qui se demandent quel est le sens de la vie, d'où venons-nous, où allons-nous ? Il estime qu'un esprit bien doué ne peut que dédaigner de telles naïvetés et il conclut que le spiritualisme se fait du tort à lui-même et à la philosophie, le Français n'ayant pas la tête mystique ni théosophique. Ce critique, comme on voit, en est resté à l'état d'esprit des intellectuels de 1889.

— Dans *Occult Rewiew* d'août, Stanley Redgrove montre combien la Chimie moderne, avec les acquisitions récentes sur la radio-activité, confirme les vues des anciens alchimistes, et Philip Macleod rapporte quelques cas très curieux d'apparitions ayant causé un danger aux vivants en les blessant ou en les tuant.

— *Prophecy*, d'août-septembre, étudie la grande conjonction qui se prépare pour le 9 septembre 1921, et annonce de grands changements concernant le travail, la fortune publique et la religion. — Après janvier 1922, il y aura sans doute un répit, mais en 1926 doit commencer la grande désolation.

— *Psychic Magazine* annonce l'organisation d'un congrès international de psychologie expérimentale dont il prend l'initiative, et qui doit avoir lieu à Paris vers Pâques 1923.

— *Psychica*, du 15 août, donne un exposé, par M. Sage, des phénomènes si singuliers obtenus par Mme Bisson et son médium Eva C. — En réalité, ces phénomènes si particuliers de matérialisation font penser à la vieille tradition des races humaines fluidiques, qui auraient précédé l'incarnation actuelle et auxquelles de Rosny a consacré son roman des Xipéhus.

— La *Revue Contemporaine* de juillet-août commence par un article prophétique de Jean de Villodon : « Une connaissance suffisante de l'hébreu, dit-il, jointe à une inspiration toute personnelle, m'a permis de pénétrer les arcanes des Initiations orientales». Et il annonce de grandes tristesses pour l'année qui vient : mouvements ouvriers sanglants pour septembre, chute proche du gouvernement, etc., etc.

— Dans la *Revue Théosophique* de juillet, Gaston Polak montre la concordance singulière des théories d'Einstein avec les idées de la Védanta et de Sankaracharya. — Et sa conception de l'univers limité, crié de dedans en dehors comme une immense bulle, confirme ce que dit la Doctrine Secrète sur le souffle de Brahma et l'énergie de Fohat.

— Dans la *Rose-Croix* de juillet, Jean Bourcier annonce qu'il va entreprendre des essais de réalisation de la pierre philosophale dont il espère — il le dit beaucoup — un résultat sensationnel.

— Le *Symbolisme*, de juillet, contient de très belles

pages d'O. Wirth sur la conception initiatique de la Franc-Maçonnerie française, montrant que la Loge se propose la libre recherche de la vérité métaphysique, par l'étude en commun, par opposition au dogmatisme de l'Eglise, ce qui explique le caractère anticlérical de la F.·. M.·. française.

— Dans *Ultra* d'août, Agricola Doctor étudie les rapports de la physique moderne avec la Cosmogonie théosophique, notamment en ce qui concerne la constitution de la matière (Chimie occulte) et la quatrième dimension.

— La *Vie Morale*, d'août, annonce sa collaboration désormais étroite avec M. Louis Gastin qui dirigea si longtemps le *Sphinx*, de Nice. Elle rend compte des conférences faites par le Dr Jaworski, L. Gastin, etc., sur le Communisme spiritualiste, et qui servirent de point de départ à l'Union Internationale des Spiritualistes Communistes.

REÇUS : *O Astro* ; *Isis* ; *Luce e Ombra* ; *Lumen* ; *Messagero della Salute* ; *Mondo occulto* ; *O Pensamento* ; *la Pensée Latine* ; *Psyché* ; *Revue spirite* ; *Rays from the Rose Cross* ; *Scientia* ; *The two World* ; *O Theosophista* ; *La Vie nouvelle*.

SOUDEBA.

AVIS IMPORTANT

Nous informons nos Abonnés que presque tous les articles en cours seront terminés avec le numéro de Décembre. Seuls, les articles suivants continueront en 1922 : *L'Etrange Histoire*, de E. BULWER-LYTTON et *Les lettres cabalistiques*, d'ELIPHAS LÉVY au Baron Spédaliéri.

Préparant actuellement les matières qui composeront l'année 1922, nous pourrons donner, dans le prochain numéro, quelques précisions à ce sujet, qui satisferont nos fidèles abonnés.

LA DIRECTION.

Les Gérants : CHACORNAC FRÈRES.

Poitiers. — Imp. Moderne, NICOLAS, RENAULT et Cie.

Nos prochaines Éditions

Dr R. ALLENDY

LE SYMBOLISME DES NOMBRES

Essai d'Arithmosophie

Un vol. in-8 carré de 428 pages, avec 50 gravures. Prix : 20 fr.

PAPUS (Dr ENCAUSSE)

TRAITÉ MÉTHODIQUE DE MAGIE PRATIQUE

Un vol. in-8 raisin de plus de 700 pages, orné de 150 gravures et tableaux et de trois hors-textes dont un frontispice de GAYAC . . . . Prix : 40 fr.

FABRE D'OLIVET

LES VERS DORÉS DE PYTHAGORE

Expliqués et traduits en français et précédés d'un

DISCOURS SUR L'ESSENCE ET LA FORME DE LA POÉSIE

CHEZ LES PRINCIPAUX PEUPLES DE LA TERRE

par FABRE D'OLIVET

Nouvelle édition augmentée et suivie des

COMMENTAIRES D'HIÉROCLÈS

SUR LES VERS DORÉS DE PYTHAGORE

Traduits en français par A. DACIER

Deuxième édition, revue et corrigée. Un vol. in-8 carré de 464 pages . . . . Prix : 20 fr.

LA LANGUE HÉBRAIQUE

RESTITUÉE

et le VÉRITABLE SENS DES MOTS HÉBREUX

Rétabli et Prouvé par leur Analyse radicale.

Troisième édition, revue et corrigée. Deux vol. petit in-4°. . . . . Prix : 40 fr.

PRINCIPAUX OUVRAGES DES RÉDACTEURS DU VOILE D'ISIS

EN VENTE A LA

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

Dr R. ALLENDY

L'Alchimie et la Médecine, in-8. . . 4 »
Le Grand-Œuvre thérapeutique, in-16 2 »
Le Symbolisme des nombres, essai d'arithmosophie (à paraître).
Le Lotus sacré, in-8 . . . . . 1.25
L'Homœopathie, in-18 . . . . . 0.75

ALTA, Dr en Sorbonne

Saint Paul, in-18. . . . . . . 8 »
Saint Jean, in-18 (2e édition) . . . 8 »
Vie de Plotin, in-16 . . . . . 3 »
Le Catéchisme de la Raison (à paraître) .

AMY-SAGE

La Symbolique des chiffres, in 8. . 3 »
La Musique de l'Esprit, in-16 . . 2 »

F.-CH. BARLET

L'Évolution sociale, in-8 . . . . 5 »
L'instruction intégrale, in-18 . . 5 »
Saint-Yves d'Alveydre, in-13 . . . 6 »

M. BOUÉ DE VILLIERS

Les Chevaliers de la Table ronde, in-18 . . . . 2.50

J.-G. BOURGEAT

Rituel de Magie divine, in-32 relié. 12 »
La Magie, in-18 relié . . . . . 5 »
Le Tarot, in-18, relié. . . . . . 5 »
L'Empire du mystère, in-18 . . . 7.50

E. BOUTROUX, de l'Académie Française

Science et Religion, in-18. . . . 6.75
Jacob Bœhme (à paraître).

J. BRICAUD

La Guerre et les prophéties, in-8 . 2 »
L'Arménie qui agonise, in-16 . . 0.75
Le Mysticisme à la cour de Russie, in-16 . . . . 4 »

E. DELOBEL

Preuves alchimiques, in-16. . . . 1.50

E. CASLANT

Ephémérides perpétuelles (à paraître, 2e édit).

GRILLOT DE GIVRY

Lourdes, in-16 . . . . 4 »
Le Christ et la Patrie, in-16 . . . 4 »
Paracelse. Traduction. œuvres complètes.
Tomes I et II, in-8, chaque . . . 10 »
Tome III (à paraître).

F. JOLLIVET-CASTELOT

La Science alchimique, in-16. . 6 »
Nouveaux Evangiles, in-16 . . . 6 »
Le Livre du trépas et de la renaissance, in-16 . . . . 6 »
Natura Mystica, in-18. . . . . 7 »
Au Carmel, in-18 . . . . 10 »
Le Destin, in 18. . . . . 12 »

A. JOUNET

La Clef du Zohar, in-8 . . . . 7.50
L'Etoile sainte, in-16 . . . . . . 4 »
Patandjali, la yoga. Trad. in-8. *Epuisé*

PHANEG

50 secrets d'alchimie, in-16 . . . 5 »
Papus, in-18 . . . . 2.50

P. REDONNEL

Les Chansons éternelles, in-8 . . 5 »

Dr REGNAULT (de Toulon)

Le sang dans la magie, in-8. . . 1.50
Les envoûtements d'amour, in-8 . . 3 »

H. REM

Ce que révèle la main, in-18 . . . 8 »
Les Signes révélateurs de l'Amour 6 »

HAN RYNER

Les Voyages de Psychodore, in-18 . 4 »
La Tour des Peuples, in-12 . . . 5 »
Les Apparitions d'Ahasvérus, in-12 5 »
Le Père Diogène, in-12. . . . . 5.50

E. SCHURÉ

Les Grands Initiés, in-18 . . . . 10 »
L'Evolution divine, in-18 . . . . 8 »
Sanctuaires d'Orient, in-18 . . . 7 »
Les Prophètes de la Renaissance, in-18 7 »
L'âme Celtique, in-18 . . . . . 7 »

F. WARRAIN

L'Espace, in-18 . . . . 12 »
La Synthèse concrète, in-8 . . . 5 »
Le Mythe du Sphinx, in-8 . . . 1 »

FRAIS DE PORT EN SUS

LES ÉDITIONS DU VOILE D'ISIS

ALMANACH ASTROLOGIQUE POUR 1921

par F.-Ch. BARLET

En collaboration avec MM. Boudineau, Blanchard et Tamos

Broch. in-16, de 64 pages, avec fig. et tableaux . . . . 3 fr.

Dr R. ALLENDY

LA TABLE D'ÉMERAUDE

d'Hermès TRISMÉGISTE

Avec les commentaires de l'Hortulain

Préface de J. CHARROT et frontispice hors texte commentée par A.-M.-A. GÉDALGE

Brochure in-16, de 52 pages . . . . 3 fr.

Paul FLAMBART

ancien élève de l'école polytechnique

LA REPRÉSENTATION DU CIEL

en Astrologie scientifique

(*Discussion sur les différents procédés graphiques employés*)

Brochure in-16, de 40 pages . . . . 2 fr.

VIENT DE PARAITRE

Éliphas LÉVI.

LE GRAND ARCANE

ou

L'OCCULTISME DÉVOILÉ

2e édition, revue et corrigée. Un volume in-8 carré de 234 pages. **20** fr.

PARACELSE, *Œuvres complètes* { Tomes I et II, chaque : **10** » ; Tome III (*en préparation*). }

Prospectus sur demande.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE GÉNÉRAL

Poitiers. — Imp. Moderne, Nicolas, Renault & Cie.